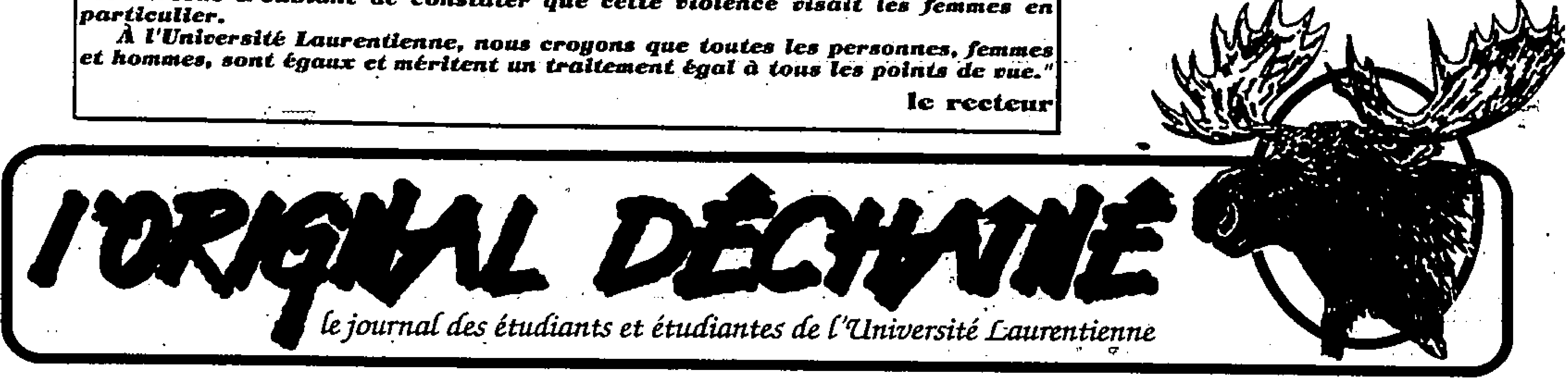
Pensée orignale

"Le meurtre insensé de quatorze étudiantes est un acte de brutalité lâche. Il est surtout troublant de constater que cette violence visait les femmes en particulier.

À l'Université Laurentienne, nous croyons que toutes les personnes, femmes et hommes, sont égaux et méritent un traitement égal à tous les points de vue."

le recteur



volume 3, numéro 6, mardi 19 décembre 1989

Les opposants ne sont pas réélus

L'AEF veut une université française

Erratum

Aux bibliothécaires et autres collectionneurs assidus de l'Orignal déchaîné:

La dernière livraison de l'Orignal portait l'indication "volume 3, numéro 3". Il s'agissait en fait du "volume 3, numéro 5".

Le numéro que vous tenez actuellement est le "volume 3, numéro 6". Oui, oui. On vous en assure.

Mardi 12 décembre, l'Assemblée générale annuelle de l'AEF destituait de ses fonctions le président récemment élu aux dernières élections partielles tenues en novembre. Raison principale de ce vote de non-confiance: sa récente déclaration lors d'une entrevue radiophonique à CBON.

En effet, Daniel Léger y déclarait qu'il n'appuyait pas le projet de créer une université franco-ontarienne. Un groupe d'étudiants membres de l'AEF qui n'acceptait pas de tels propos dans la bouche de leur représentant a donc refusé de ratifier son élection telle que prévu par la procédure de l'Assemblée générale annuelle.. En outre, à cette même assemblée, les étudiants ont aussi demandé la démission du vice-président, lui aussi récemment élu, Conrad Messier.

Démissions

Ces deux votes de non-confiance ont immédiatement provoqué la démission de trois autres membres du Grand Conseil, à savoir Bernard Gervais, Jeanne Taillefer et Charles Constant.

Lors de la même AGA, de nombreuses propositions ont été faites en vue d'améliorer la constitution de l'AEF et de donner de nouvelles structures à l'Association étudiante. Ainsi sept comités de travail qui devront faire des recommandations au Grand Conseil et qui demanderont la participation d'autres étudiants, membres de l'AEF, ont été créés.

Pour combler les postes vacants, l'AGA devait élire le vice-président Pierre Perreault au poste de président par intérim, Didier Kabagema au poste de vice-président et Hélène Lavoie comme sénatrice.

Le lendemain

Pourtant le lendemain, Pierre Perreault a démissionné. Cette décision provoquait ainsi la tenue d'une réunion d'urgence du Grand Conseil. Lors de cette réunion tenue dimanche 17 décembre à l'Entre-Deux, le Grand Conseil élisait Jean Dennie (le président élu au suffrage général en avril 89 et qui avait démissionné en novembre), au poste de président par intérim. En outre, le Grand Conseil prenait la décision de revendiquer officiellement la création d'une université franco-ontarienne et cela à l'unanimité.

Cette succession de coups de théâtre en l'espace d'une semaine a eu, outre la consolidation du Grand Conseil, au moins une répercussion bien concrète: on n'avait pas eu depuis bien longtemps autant de participants à une réunion du Grand Conseil. Il est à souhaiter que cette soudaine hausse d'intérêt pour les travaux de l'AEF se prolongera dans les mois à venir.

Douze hommes en colère

Les douze hommes en colère nous ont fait vivre un beau moment de théâtre lors du spectacle communautaire du TNO, du 5 au 9 décembre. Plutôt que d'essayer de vous expliquer à quel point le spectacle était une réussite extraordinaire, laissons la parole aux comédiens eux-mêmes.

<u>no 1:</u> **Bernard Dallaire:** Bébé? Qu'est-ce que ça veut dire, bébé? C'était moi, le meilleur des douze!

<u>no2:</u> **Jean-Pierre Martel:** C'est vous qui avez dit de laisser tomber tous les autres témoignages. C'était moi, le meilleur des douze!

<u>no 3:</u> **Louis Lefebvre:** Je le sens ce couteau-là me rentrer en plein coeur. C'était moi, le meilleur des douze!

<u>no 4:</u> **Louis Bélanger:** Je m'excuse, mais je ne transpire jamais. C'était moi, le meilleur des douze!

<u>no 5:</u> **Paul Chapdelaine:** Oui, c'était une attaque personnelle! C'était moi, le meilleur des douze!

<u>no 6:</u> **Louis Lapointe:** Ça va faire, le gueulard! C'était moi, le meilleur des douze!

<u>no 7:</u> **Marc Labelle:** J'ai pas besoin de vous expliquer mon vote. C'était moi, le meilleur des douze!

<u>no 8:</u> **Denis Saint-Jules:** On est douze ici et il y en a onze qui ne l'ont pas remarqué. C'était moi, le meilleur des douze!

<u>no 9:</u> **Julien de Grammont:** Vous ne vous sentez pas bien? C'était moi, le meilleur des douze!

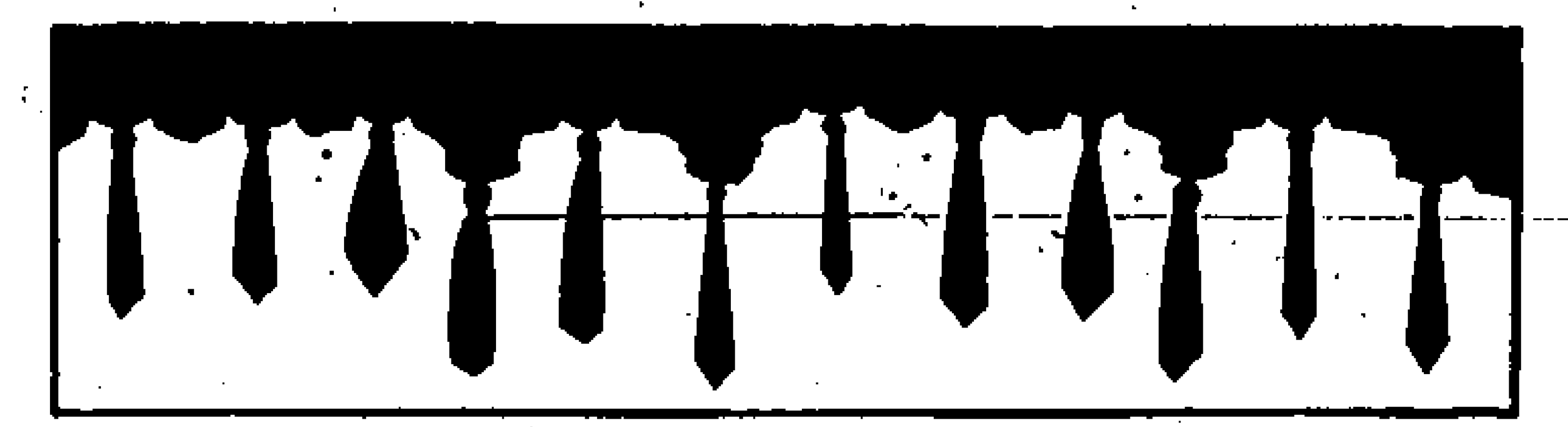
<u>no 10:</u> **Normand Renaud:** J'vas vous expliquer quek'chose, vous, ma bande d'ignorants, de bâtards: c'était moi, le meilleur des douze!

<u>no 11:</u> **Stéphane Gauthier:** Pour la même raison que vous, vous ne l'êtes pas. C'était moi, le meilleur des douze!

<u>no 12:</u> **Daniel Bouchard.** Ben, j'dis ça sans trop y penser, sans trop y réfléchir: c'était moi, le meilleur des douze.

<u>le garde:</u> **Alain Harvey:** ... ...

L'équipe technique et la metteure en scène méritent toutes nos félicitations pour ne pas s'être mêlés à cette dispute disgracieuse. C'était eux, les meilleurs.



Les coupables du temps des fêtes

Les orignaux sont la preuve bramante qu'on trouve toujours le temps de bien faire, malgré la fin de session, malgré les cadeaux à acheter, malgré les tempêtes de neige, malgré les blues du début de l'hiver, malgré les journées de plus en plus courtes, malgré la neige dans les oreilles, malgré les chansons de Noël dans les centres d'achat, malgré tout. *(On est en retard de deux semaines, dites-vous? Tiens, quelqu'un a remarqué...)*

Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Venez mettre votre mot dans l'Orignal en 1990. Plus la harde est grande, plus ça brame en grand. Oui, vous pouvez trouver le temps! Nous, on vous attend!

<u>À la rédaction des propos incendiaires en plein coeur de l'hiver:</u>

Didier "en voie de développement" Kabagema, Isabelle "yeah" Tremblay, Jean-Daniel "les voyages forment la morue" Ondo, Yolande "la femme d'Alanus" Jimenez, Pia "Kodak" Copper, Jean-Charles "Sulfo" Cachon, Danielle Dennie, Joanne "avance vers l'arrière" Dubé, le jésuite mystère des Trois petits tours, Bruno "Gen(i)èse" Gaudette, Jacqu(e)s Berger(e), un homme avorté, Raymond "l'homme-ordure" Quatorze.

<u>Au montage des papiers volants en pleine bourrasque:</u>

Jacqueline "l'Acadienne à la bombe-erreur-de-système" Chasquiera, Alain "Alanus" Harvey, Yvan "Père-Lauel" Morais, Didier "s'insulte soi-même" Kabagema, Pierre "football sacrifié" Lemelin, Christine "ça spine" Tellier, Yolande "mal aimée" Jimenez, Normand "messie con sans suce" Renaud, Isabelle "psycho" Tremblay.

Joyeux Meuh-ël, bonne et meuh-reuse année.

❤❤❤❤❤L'Orignal vous aime gros gros! ❤❤❤❤❤

La question de l'université française déchire les jésuites

Trois petits tours et puis s'en vont...

N.D.L.R. L'article qui suit est une lettre anonyme qui est parvenue à notre bureau par le courrier interne de l'université. Que ceux qu'elle froisse la considèrent comme un canular. Les autres sauront apprécier les accents de la vérité. (Les titres, comme d'habitude, sont de l'équipe rédactrice.)

Chers jeunes amis
de l'Orignal déchaîné,

Un confrère m'a fait lire le numéro 3 de votre journal. Une manchette "choquante" devait intéresser le "vieux coq" que je suis. Impossible de la manquer: en première page, à coté de la photo de l'Université de Sudbury, et en gros caractères: **Les missionnaires démissionnent.**

Vous avez raison mes jeunes amis. *Mais vous commettez deux erreurs:* vous croyez que ce phénomène est nouveau et que vous pouvez changer quelque chose en l'amenant sur la place publique.

Première erreur. Ce phénomène n'est pas nouveau. Interrogez les vieux jésuites qui ont connu le Collège du Sacré-Coeur et la création de l'Université de Sudbury: il y en a encore quelques-uns chez vous et d'autres ailleurs... Ils vous raconteront comment l'Université de Sudbury est devenue bilingue et comment on y règle le cas des "fanatiques" qui ont le coeur à la bonne place: quelques-uns ont été écartés de Sudbury. *Je me souviens d'un père* qui a été expédié dans l'Ouest et qui s'est ensuite retrouvé avec Mgr Labrie sur la Côte-Nord du Québec.

Juif ou Romain?

Deuxième erreur. Si vous voulez changer les choses, vous devez être patients. Je me suis informé. Savez-vous qu'au moins 80% des étudiants prennent des cours en anglais à l'Université de Sudbury? Que les administrateurs n'utilisent que l'anglais dans leurs affaires? Que le personnel n'a plus besoin de parler notre langue pour y travailler? Que ce n'est pas *important "parce que tout le* monde comprend l'anglais" et "qu'on a une réceptionniste bilingue"...

Que la religion , c'est "plus important que la langue"? Que ceux qui pensent autrement sont éliminés "parce qu'on n'est pas au Québec icitte"? Et qu'il est même question que la communauté jésuite de Sudbury se sépare de la province française du Bas-Canada pour être rattachée à la province anglaise du Haut-Canada? Et tout cela, sous la table, dans le secret des dieux. C'est sur ces gens-là que vous comptez? Ils vous méprisent! Le Christ, était-il Romain ou Juif?

Pas tous de la même trempe

Vous faites erreur aussi parce que pour une poignée d'anglificateurs de l'Université de Sudbury (on me dit que ces deux ou trois Jésuites sont les vrais propriétaires de votre université parce qu'ils forment le fameux *Board of Directors*), vous avez mis en cause toute la communauté des jésuites. Celle-ci comprend peut-être bien des traîtres et des mollusques qui ne s'occupent pas trop de ce qui se passe, mais elle comprend aussi des défenseurs du français comme mon vieux confrère Hector Bertrand, Germain Lemieux, réputé folkloriste canadien, le regretté Lorenzo Cadieux et le jeune Girouard. Ceux-là sont fidèles à leur mission. Même à Sudbury, ce sont les plus nombreux.

Pourtant, si on voulait... Savez-vous que le Collège des jésuites de Montréal a été bilingue en premier avant d'être séparé en deux: Brébeuf, le collège français, et Loyola, le collège anglais?

Lèche-culs et têtes carrées

J'ai toujours pensé que le bilinguisme ne sert qu'à deux sortes de personnes: les lèche-culs canadiens-français qui pensent avoir plus de pouvoir de cette façon et des canadiens-anglais qui profitent d'eux en se donnant bonne conscience.

Si je peux faire un aveu, le voici: ma communauté est profondément déchirée sur cette question-là. C'est vous autres, les jeunes, qui avez raison. Vous forcez nos supérieurs à penser! Soyez tenace! Vous forcez nos supérieurs à penser! Ne lâchez pas parce que cela commence à en agacer plusieurs haut-placés! Cette fois, ils ne pourront pas se défiler en jésuite... Je sais que je leur fais bien mal en écrivant cette lettre pour votre journal.

Trahison douloureuse

Mais j'aimerais qu'ils sachent que leurs petites messes basses puis leur silence de virecapot me font encore plus mal, parce que moi, j'ai vu mon défunt père se priver d'une couple de piastres, quand l'argent était bien rare, pour les donner aux écoles ontariennes quand les Canadiens de l'Ontario, vos grand-pères et vos grand-mères, s'étaient fait enlever leurs écoles. Rien qu'à penser que cet argent-là pourrait être rendu dans les coffres de l'Université de Sudbury pour faciliter votre assimilation, je pense que je pourrais en étriper un...

Du Nicaragua à Sudbury

S'ils pouvaient se mettre ça dans la tête une fois pour toutes: ce n'est pas pour les Anglais que nous sommes allés en Ontario, c'est pour les petits Canayens qui n'avaient pas d'école française! C'est eux-autres qui ont signé une pétition pour avoir le Collège Sacré-Coeur, ce n'est pas les Anglais!

Si les jésuites ont fait une erreur en rendant votre université bilingue, en s'asservissant aux Anglais, ce n'est pas de votre faute. Il me semble que vous avez payé assez cher les erreurs des autres. Qu'ils cèdent aux Anglais le collège Lalemant (c'est lui le collège catholique) et qu'ils créent une université française en vertu des pouvoirs qu'ont toujours les administrateurs jésuites de l'Université de Sudbury!

S'ils avaient la foi des missionnaires, ils vous la donneraient votre université avant de partir et ils vous défendraient comme ceux qui sont morts au Nicaragua dernièrement. S'ils refusent, laissez les morts enterrer les morts. L'histoire les jugera. Mais ayez confiance, je suis persuadé que d'ici quelques temps, il y aura des conversions.

Méditer et espérer

Je ne veux pas passer pour un apôtre: j'ai souvent été un mollusque moi-même et je le suis encore parfois. Il y en a qui vont penser que je n'ai pas eu le courage de signer mon vrai nom. A mon âge et dans l'état de santé où je me trouve, c'était la seule façon de vous aider.

Pour terminer, méditez cette pensée "orignale" que j'ai lue quelque part. Elle vous laissera au moins l'espoir.

"Il n'y a que la matière inerte qui est figée. Là où il y a de la vie, il y a du mouvement. Et l'homme public qui ignore les courants d'idées et d'opinions paralyse la vie et trahit sa mission".

Bonne chance.

Gabriel Lalemant
un compagnon de Jésus

Une nouvelle approche pour la formation des étudiants-maîtres

On l'a et on y tient!

Nous, les élèves du cours EDUC 3205 FB, (Les différences individuelles en salle de classe), tenons à exprimer notre intérêt pour une nouvelle méthode d'enseignement qui nous a été présentée cette année. Cette méthode pédagogique comprend des exposés par le professeur, des échanges avec les étudiants(es) et surtout des explications claires, précises et concises de la théorie élaborées durant des recherches en duos, trios ou petits groupes, suivis de retour à la table ronde. Nous aimons bien cette méthode car le professeur sert de guide plutôt que de simple informateur.

Les commentaires généraux des étudiants sont les suivants:

-c'est moins ennuyant que des cours magistraux où le professeur ne fait que des discours pendant trois heures.

-nous sommes non seulement renseignés, mais nous apprenons à renseigner (excellente expérience pour de futur-e-s enseignant-e-s).

-nous avons la chance de démontrer notre compétence linguistique écrite mais aussi orale.

En somme, nous trouvons que nous pouvons profiter d'une telle méthode puisqu'elle nous prépare très bien à notre future carrière. Merci M. Bérubé!

Les étudiants d'EDUC 3205

Effervescence et réorganisation à l'AEF

Finie la dictature de l'apathie

On a le pouvoir qu'on vous donne. C'est la leçon qu'on pourrait tirer des récents événements qui ont bouleversé la semaine dernière l'Association des étudiants et étudiantes francophones de l'Université Laurentienne. A la dernière Assemblée générale de l'AEF qui a eu lieu mardi 12 décembre dernier, les étudiants présents étaient peu nombreux. Mais assez nombreux pourtant pour s'opposer à l'ancien président de l'association étudiante, Daniel Léger et à une partie du Grand Conseil de l'AEF.

Yolande Jimenez

Lorsqu'un conseil d'administration d'un organisme se permet de prendre des décisions importantes ou des positions *allant à l'encontre de l'orientation* politique de ses membres, sans consulter ceux-ci, on ne peut que s'attendre à une telle réaction.

Jusqu'à présent, la constitution de l'AEF ne fixait pas un quorum à l'Assemblée générale. Résultat: un Grand Conseil qui prend des décisions anodines et sans conséquences en se réfugiant derrière l'excuse de la faible participation des membres. Résultat du résultat: un Grand Conseil aussi apathique que ses membres.

L'apathie n'excuse rien

Le vote de non-confiance infligé par l'Assemblée générale prend sa source beaucoup plus dans une situation d'apathie générale qui dure depuis plusieurs années que dans un simple conflit idéologique. Preuve en est le nombre d'étudiants qui ont participé aux dernières élections partielles de novembre 89. Ils étaient à peine une quarantaine soit 0.5% des membres. Et pour cause, nombre d'entre eux ont déclarés avoir cherché sans succès le bureau de vote ambulant.

Avant de se plaindre de l'apathie de ses membres, le Grand Conseil se doit de se donner des moyens efficaces pour aller chercher ses supposés fantômes. L'indifférence des étudiants francophones n'est qu'un mythe qui depuis plusieurs années sert de prétexte au Conseil pour la complaisance, le découragement facile et le refus d'exercer le pouvoir politique pourtant réel d'une association étudiante.

L'AEF représente depuis sa création l'organisme revendicateur des étudiants francophones. Après les dernières années de tergiversations, elle se doit de le redevenir. Le rôle d'un conseil étudiant est de "faire de la politique", et non d'attendre passivement la levée en masse des étudiants qu'il représente.

La dictature de l'apathie au Conseil de l'AEF a donné son dernier souffle. C'est la leçon qu'il faut tirer des derniers événements qui ont secoué l'AEF.

Egalité des sexes face à l'avortement

Un homme avorté

Dans le débat actuel sur l'avortement je me sens fortement, voire terriblement impliqué. J'ai subi moi-même un avortement lorsqu'une amie que j'avais cessé de voir quelques mois auparavant m'a annoncé qu'elle attendait un enfant de moi. Elle me l'a annoncé en me spécifiant bien qu'elle voulait que je ne sois pas du tout impliqué dans sa relation avec l'enfant. Ce fut un choc assez difficile d'apprendre cela et je me suis questionné longtemps sur ce que j'allais faire.

Il a bien fallu que je me raisonne. Je n'étais aucunement prêt à entreprendre un engagement dans la paternité et de plus, la position de la mère me faisait entrevoir des tiraillements à n'en plus finir si jamais je tentais de réclamer quelques droits que ce soit. J'ai donc accepté le fait que je devais m'éclipser de la vie de cet enfant.

Bon, fini les histoires sentimentales, venons-en aux faits. Tous les événements que je viens de décrire se sont déroulés il y a quelques années et je charrie toujours mon fantôme (tout comme plusieurs femmes avortées). Mais il reste toujours que j'ai eu un choix et que j'ai pu poursuivre ma vie comme je l'entendais.

Les hommes ont le choix

Aujourd'hui encore les femmes ne jouissent pas de ce plein choix. Les gouvernements contrôlent encore leur destinée et empiètent sur leurs droits. Depuis toujours, elles ont vu l'avortement comme un droit réservé aux hommes. L'histoire est remplie d'hommes qui ont eu ici et là des enfants illégitimes qu'ils ont abandonnés parce que la situation ne leur convenait pas. Plusieurs de ces illustres personnages ont même vu leur libertinage glorifié. Mais qu'advient-il des femmes qui se sont vues prises dans ces situations, ou des enfants issus de ces aventures d'un père qui ne se sentait pas prêt à assumer son rôle.

Ce discours est féministe, et je suis fier de l'être, puisque cette lutte est pour l'égalité. Peu importe l'âge, le sexe, la religion, la race, tous doivent être traités avec le même respect et avec dignité. La répression que tente d'imposer le gouvernement sur les droits d'une grande partie des citoyens de ce pays est inacceptable et doit être dénoncé à toutes les occasions qui se présentent à nous. Le mot est lancé.

Un Homme avorté

l'Orignal déchaîné

Rédactrice en chef: Yolande Jimenez
Rédacteur-adjoint: Didier Kabagema

Correction:
Normand Renaud
Yolande Jimenez

Agente de production: Christine Tellier
Trésorière: Jeanne Taillefer
Publiciste: Jean Dennie

L'Orignal déchaîné C-306B, Edifice des Classes,
Université Laurentienne, Sudbury (Ontario) P3E 2C6 (705) 673-6557

L'Orignal déchaîné est le journal des étudiants et étudiantes francophones de l'université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux qui veulent s'adresser en français à la communauté laurentienne.

L'Orignal déchaîné publie 1500 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un système d'ordinateurs MacIntosh et imprimé par Journal Printing à Sudbury. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'université Laurentienne, en divers points de distribution à Sudbury, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonnés (20 $ pour 12 numéros). Ceux qui désirent annoncer dans le journal devraient contacter Marie-Noël Shank au 897-5565 ou Yolande Jimenez au 673-6557. Tarif pour la publicité locale: 20 ¢ par ligne agate.

La responsabilité des opinions émises appartient à l'auteur de l'article. L'édition générale, ainsi que le choix des titres et sous-titres sont réservés au comité de rédaction. Les textes et illustrations publiés dans L'Orignal déchaîné peuvent être reproduits avec mention obligatoire de la source.

Le prochain Orignal déchaîné sortira des marais le
mardi 16 janvier
La date de tombée pour les articles et les annonces du prochain numéro est
le mercredi 10 janvier

Les orignaux attendent TA collaboration!

Ce sera encore meuh avec toi!

LE MASSACRE DE MONTRÉAL

Notre société malade d'elle-même

Didier Kabagema

Montréal, le 6 décembre 1989. Un jeune homme rentre dans une classe de polytechnique de la ville. A cet instant-là, personne ne se doutait qu'il allait commettre le plus grand meurtre que le Canada ait connu. Le jeune homme déchargea plusieurs salves de son arme semi-automatique sur des étudiantes, tout en ayant pris la peine d'exclure la gente *masculine*. Quatorze jeunes âmes à la lisière d'un avenir encore neuf se sont éteintes sous les mains d'un dément.

Marc Lépine était son nom. Mais quel importance peut-on apporter au nom d'un être psychiquement défaillant qui n'a pour justification de son acte immonde, que quelques *feuilles de papier, des références* vagues sur un passé malheureux dont la cause serait les femmes? Il fait également allusion à une idole. Le capitaine Lortie qui, révolver au poing, investit un jour d'Assemblée nationale et tue des députés.

Un malaise profond

Que peut-on faire contre des actes sanguinaires de ce genre? Etant donné qu'ils sont isolés et qu'ils sont l'oeuvre d'un seul individu, ils sont imprévisibles. Mais ce jeune homme qui se donne la mort en emportant dans sa folie meurtrière, ces jeunes innocents *et en en blessant treize autres* ne peut pas tout simplement voir son acte classé dans les faits divers. Il y a là, matière à réflexion.

Notre société, tel un volcan actif, a rejeté là encore, quelques coulées de lave... Nous devons voir dans cet acte de barbarie abominable, le symptôme d'un malaise dans notre société. Si ce cas-ci s'est produit au Canada, combien d'autres se réalisent ailleurs avec la même violence furieuse. Le drame de Heysel où 39 personnes périrent piétinées dans un stade en Belgique, et l'explosion de bombes à Amsterdam par des supporters hollandais sont des signes de l'escalade de la violence. Les "Hooligans" animés par l'instinct de destruction voient leurs adversaires dans une rencontre sportive comme des bêtes à abattre! Tout cela est la résultante de problèmes sociaux.

Le 6 décembre, ce sont les femmes qui ont été les victimes. Certes, elles subissent injustement les instincts grégaires des hommes qui s'acharnent contre elles. Mais le véritable mal est beaucoup plus profond qu'une "simple" recrudescence d'antiféminisme.

Le talon d'Achille

L'humanité est en danger. Et la société qu'elle a bâti, dite de consommation, semble quelques fois prendre la forme d'une camisole de force. Elle perd, chaque jour un peu plus, l'idée des valeurs morales et spirituelles face au pouvoir de l'argent. Ceci la rend permissive. On n'a plus la foi du siècle dernier et on s'astreint à des lois et règlements qui laissent peu de place à l'épanouissement psychologique.

En conclusion, la solution n'est pas des lois plus sévères contre la vente d'armes, ni la critique des forces de l'ordre. Le problème réside dans la métamorphose trop rapide de la société qui néglige ses marginaux. Tout établissement public devrait augmenter l'importance de la psychologie dans leur mode d'organisation.

Les rejetés de notre société sont des foyers permanents où germe la folie. C'est le talon d'Achille de notre monde en mutation, trop heureux de ses pas de géant pour s'octroyer une thérapie adéquate pour survivre à ses bouleversements.

Dans notre jardin d'Éden...

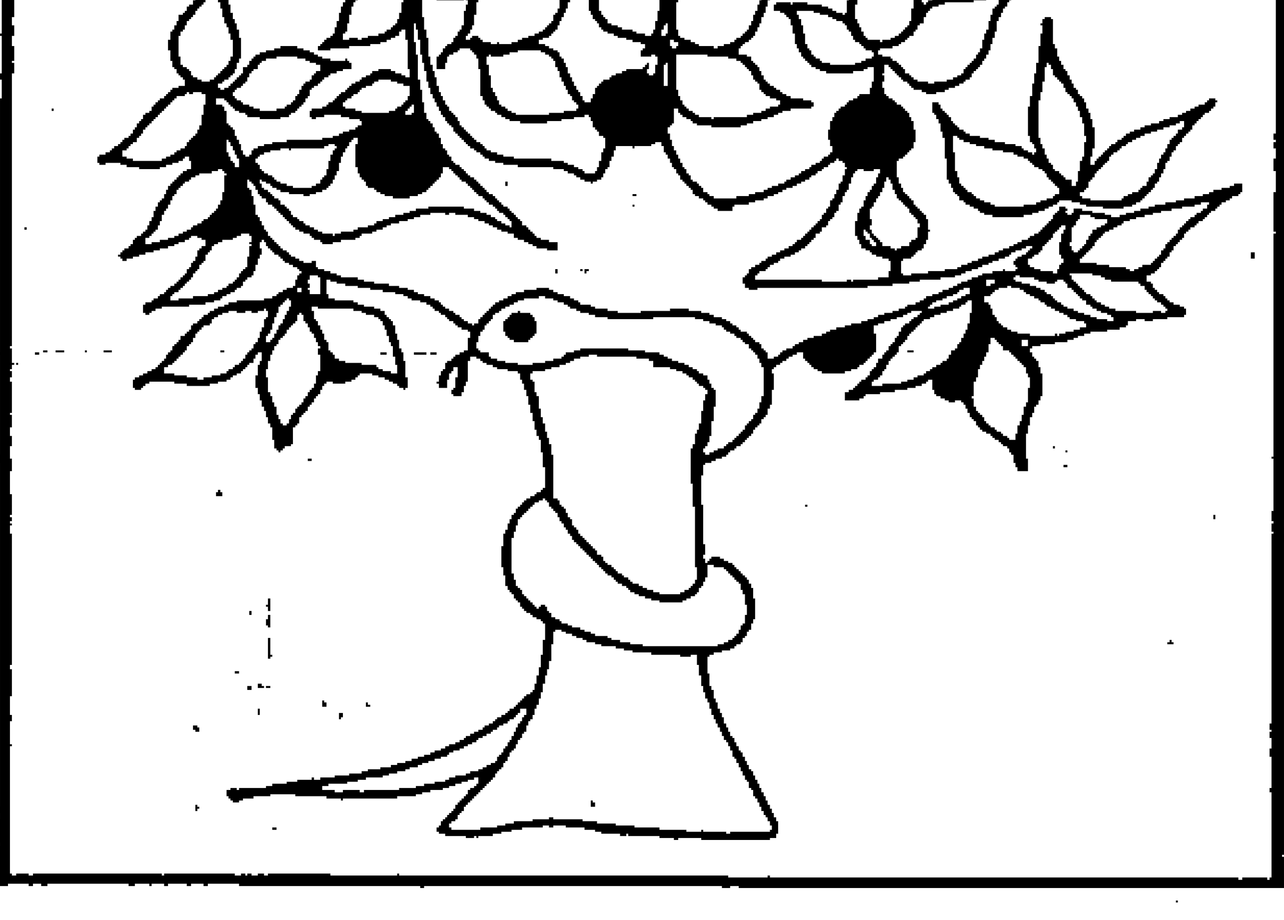
Adam et son rival

Nous connaissons tous l'histoire du serpent dans la Genèse. Chose certaine, quelque chose l'a poussé à offrir une pomme à Ève qui l'a malheureusement bouffée. Vous voyez, ce n'est que le triste cas d'un incompris de la société qui cherche son moment de gloire et de pitié.

Bruno Gaudette

Le serpent, cet animal anti-social, voulait seulement une certaine reconnaissance dans le jardin d'Eden et, poussé par ce désir, a décidé de détruire la femme. Car, cette infâme vipère avait vite remarqué l'attention qu'Adam portait à Ève. Il craignait que celle-ci lui enlève sa place dans le jardin. Le reptile se sentait délaissé, menacé. Le suite, on la connaît.

Et certains reverront ce même serpent derrière l'épisode de l'assassin de l'École de polytechnique de l'université de Montréal. Un incompris de notre société qui cherche la gloire et la pitié. Une lettre de trois pages souligne sa crainte devant la femme qui s'émancipe et qui a détruit sa vie. En conséquence, sept ans de sa vie ont été ruinés par cette insécurité. "Les féministes m'ont détruit", nous dévoile sa déclaration écrite. Le piteux délaissé décide donc de prendre la chose en main.



À pas de serpent

Le 6 décembre 1989, le pauvre type rampe dans l'École polytechnique. Il dévoile son arme, un Sturmruger, modèle 14 qui tue sa proie à cinquante pieds du tir. Il rencontre sa première victime dans le couloir. Elle meurt sur le coup. Il entre dans une classe, sépare le groupe d'étudiants en deux, laisse les gars sortir et tire. Six étudiantes sont abattues. Il serpente ensuite dans la cafétéria. Il voit trois jeunes femmes. Elles croulent sous quelques balles. Puis, il arrive dans une autre classe. Quatre femmes périssent. Il a terminé son coup monté. Il n'a que des remords. Il se suicide. Le 6 décembre 1989, il sait qu'il va toujours ramper.

D'un seul coup, le coupable se fait connaître. Partout on ne parle que de lui. On analyse sa trame psychique. On retrace son passé. On récapitule ses actes funestes. On le juge: fou, malade, détraqué, vaurien, vipère. Il nous dérange. Il nous rend impuissant. Comme une vipère qui se faufile dans notre jardin, il nous surprend, nous dégoûte, nous choque et nous bouleverse. Mais, contrairement à ses attentes, aucune gloire ou pitié ne lui sera rendue. Il devra ramper à tout jamais.

Malgré son impulsion violente contre les femmes, l'assassin de la Polyvalente verra toujours la femme foncer dans le monde dominé jusqu'ici par son compagnon mâle. Nous savons qu'Ève a continué son bout de chemin en engendrant, avec Adam, une descendance. Le serpent, lui, a dû hiverner sous la pierre. Le meurtrier, lui, le fera sous une pierre tombale.

Bêlements de Berger

Si c'était rien que des gars...

Horreur à l'école Polytechnique: un type se sélectionne des victimes et tire dans le tas choisi. L'esprit vacille, mais dans cette société de tensions et d'absurdités, la débilité est presque dans l'ordre des choses. Ayons une pensée sincère pour toute cette jeunesse sacrifiée et surtout gardons bien à l'esprit que nous avons tous, dans tout ceci, notre part de responsabilité.

Jacques Berger

Mais l'horreur ne s'arrête pas là, hélas! On se bouscule de tous les bords pour s'accaparer l'événement. Les médias, d'abord, avec leur soif de sang et de malheur; les détails qu'ils étalent, les peines qu'ils extirpent de coeurs brisés, les pleurs qu'ils répandent en stéréo, les bribes de souffrance qu'ils arrachent aux intimités en détresse pour le plaisir des spectateurs, les blessures qu'ils exposent dans toute leur sanguinolence... Enfin quelque chose à se mettre sous la dent! C'était en effet bien calme depuis San Francisco... Les exploiteurs de tout poil ensuite, suivis de près par tous ceux qui veulent se faire une place au soleil en montrant qu'ils sont tellement plus émus que les autres, et tellement plus rapidement que les autres!!!...

Mais le plus troublant, c'est le sexisme de la réaction. Au fond, quand on entend les commentaires sur la fusillade, on a l'impression qu'on aurait moins râlé si le tueur avait aussi bouzillé des bonshommes. Pour quelque étrange raison, on n'a plus affaire à un meurtre commis par un psychopathe mais à un acte de discrimination commis sciemment: "à travail égal, massacre égal!". Soyons raisonnable, que diable! Est-ce que le fait qu'il ait choisi des femmes rend le tueur encore plus tueur? Si vous répondez oui à cette question, poussez donc le raisonnement jusqu'au bout et voyez où cela vous mène.

La liberté intellectuelle gagne l'Est

Librairies et liberté

Autour de nous, les murs tombent. D'une nuit à l'autre, nous désapprenons toutes les frontières. Les idéologies sont réévaluées, les tyrans sont exilés. Bulgarie, Hongrie, Pologne, Allemagne de l'Est et Tchécoslovaquie deviennent indépendants, nations jadis ancrées si fortement au communisme. Les autres pays (à l'ouest, Estonie, Latvie et Lituanie; au sud Azerbajan, Arménie, Géorgie) emboîtent le pas à coup de démonstrations et de revendications. La Roumanie et l'Albanie, autrefois des pays exemplaires d'orthodoxie, ressortent comme des plaies dans le bloc communiste. A travers ce marasme, la liberté rayonne.

Pia Copper

Mais, l'aspect le plus intéressant de cette nouvelle liberté, ce sont les idées que ce changement génère. Les économistes jettent leurs oeuvres non valables au feu tandis que les discussions commencent. Bernard Pivot, hôte d'Apostrophes parle du mur aboli de Berlin à M. John Le Carré, les groupes de rock and roll composent des chansons, le Pape bénit la perestroïka. Il y a trop à dire, trop à écrire. Des documents cachés sortent des grandes bibliothèques rouges.

Comme dit Oscar Wilde: "Il n'y a pas de livres moraux ou immoraux. Les livres sont soit bien écrits, soit mal écrits et c'est tout." Cette affirmation peut maintenant être traduite dans les pays soviétiques. L'État, détenteur du pouvoir donc de la moralité, a cédé à la démocratisation. Enfin, les livres sont libres de la censure. A Prague, la maison de publication Odeon s'efforce d'imprimer les livres bannis de l'ancien régime. Au printemps, une collection d'essais de Vaclav Havel, *The Engineer of Human Souls* par Skvorecky, *Le tigre* par Paul Tigre et *L'extrême légèreté de l'être* de Milan Kundera apparaîtront dans les librairies du pays.

De Havel à Skvorecky

Les auteurs qui s'opposaient au règne communiste seront les premiers à vérifier cette nouvelle liberté d'expression. Skvorecky, un professeur d'anglais au collège Erindale à Toronto a émigré au Canada après l'invasion soviétique en 1968. Sa femme, Zdena Salivarova et lui ont fondé Sixty-Eight, une maison de publication pour les auteurs tchèques exilés. La démocratisation rendra Sixty-Eight et ses 17 années d'existence un effort bien réussi pour les deux auteurs. Le livre de Skvorecky, *The Engineer of Human Souls*, prix du gouverneur-général en 1985, raconte l'histoire d'un homme qui trouve une vie nouvelle dans son pays d'asile, un miroir qui reflète sa propre histoire.

D'autres auteurs tchèques sont demeurés dans leur pays, une entité politique condamnée au silence. Havel, un dramaturge et le chef de Civic Forum (le mouvement qui a vaincu le communisme il y a deux semaines) a été banni et emprisonné quatre fois par le gouvernement. Au coeur des cabales de Prague, son nom a été associé à la liberté. Maintenant, l'oeuvre du radical le plus redoutable deviendra une littérature publique. C'est l'aspect le plus revitalisant, pour les intellectuels, de la révolution littéraire qui se passe actuellement en Tchécoslovaquie. Des auteurs muets retrouveront la plume, donc la parole et une littérature se révélera dans toute sa richesse.

Une littérature tant désirée

Au Canada, les maisons de publication luttent dans la difficulté économique. Les librairies sont forcées à remplir leurs étagères de romans à grand public, de livres d'images. À Toronto, on vend des livres au mètre: deux mètres de faux livres nous assureront une place particulière dans la hiérarchie sociale, ou plutôt, une place sur l'échelle du succès nous assurera deux mètres de livres. Une campagne est nécessaire pour promouvoir la littérature (Read Canada) chez les jeunes. Dans les supermarchés, on vend des encyclopédies à un sou tandis que les Harlequins se vendent au prix de deux mangues.

Pendant ce temps, les librairies à Prague vendent des livres comme les pains chauds au Golden Grain le dimanche. *Sophie's Choice* a été introduit en Tchécoslovaquie l'année dernière; on en a vendu 180 000 copies! L'Odeon a manqué de papier. Il existe un marché noir pour des livres à un prix exorbitant. Cependant, la passion du livre est vivante chez tous. Il y a quelques années, à Moscou, mon père et moi avons donné nos romans à nos camarades russes, avides de lecture. Les jeans et les romans étaient en demande et le sont toujours.

Et chez nous...

De la privation, naît le désir. Du manque, naît la demande. Notre liberté d'expression combinée avec une mentalité matérialiste plutôt qu'intellectuelle nous a donné une nation de romanciers populaires et de poètes oubliés. Nous avons pris pour acquis notre liberté. Cette liberté ne nous sera-t-elle pas enlevée (comme on le dit souvent) si nous n'en profitons pas? De l'autre côté de l'océan, les livres sont d'une importance immesurable.

Ce désir de livres, cette nouvelle liberté de la censure, la presse libre sera-t-elle aussi la marque de la démocratie dans les autre pays? Qu'arrivera-t-il à tous les idéologues marxistes qui ont prophétisé la chute imminente du capitalisme? Pendant que Gorbatchev parle du glasnost, les livres deviennent-ils accessibles aux communistes? La Pravda ("vérité" en russe) proclamera-t-elle la véritable vérité? Les Solzhenitsyn, les Nabokovs nomades dans des hôtels étrangers, les Zinovievs exilés à Munich seront-ils les fils prodigues rappelés par un état en transition? Ces fils prodigues voudront-ils retourner plein d'usage de leur raison? Skvorecky et sa femme resteront au Canada pour jouir d'une vieille liberté stable.

Chose certaine, la liberté ne sera pas achevée entièrement tant que la liberté d'expression ne retrouvera sa place dans les pays communistes. Le jour où Solzhenitsyn sera enseigné dans les écoles sera le jour où la démocratie règnera pour de bon.

Vers une nouvelle Allemagne

Un mur à abbatre

Depuis que le mur de Berlin est tombé, le 9 novembre dernier, nous savons dorénavant que les peuples peuvent toujours faire l'Histoire. En faisant du mur de la honte un amas de béton, les Allemands de l'Est ont confirmé leur besoin de rejeter tout ce qu'il symbolisait. La barrière les séparait d'un peuple frère; que dis-je, de leur propre famille. Combien de fois n'ont-ils pas rêvé de cette autre moitié de leur histoire qui leur avait été interdite jusqu'alors?

Didier Kabagema

Cette limite arbitraire s'est enfin écroulée sous l'impulsion populaire. L'horizon contenu, compressé et étouffé qui divisait l'Allemagne à cause d'un passé lourd de conséquences, s'est évanoui. Les Berlinois de l'Est n'étaient plus dupes d'une idéologie qui s'est révélée utopique. Le 9 novembre, le temps a eu raison des concepts figés des hommes. La liberté est encore un mot féerique pour bien des peuples. Et elle crée toujours autant d'effervescence dans la population qu'elle anime. À preuve, ces milliers d'Allemands qui, dès le mur abattu, se jetèrent l'un sur l'autre en se félicitant.

Retrouvailles

Il y a eu des retrouvailles, et des racines atrophiées par des décennies de dictature se réunirent à nouveau sous un flot de compassion. Certains s'empressèrent d'aller voir le Berlin de "cocagne"... Ils étaient nombreux à aller faire des achats de l'autre coté du mur. Ils furent émerveillés car ils n'avaient jamais vécu dans une société d'abondance et surtout que chez-eux, c'était un univers cadenassé.

Trois semaines après l'éviction d'Eric Honecker, (l'homme qui représentait une Allemagne de l'Est au régime musclé et totalitaire), le mur de la honte appartient au passé. Déjà avant son effondrement, la peur avait disparu au sein du peuple de Berlin-Est, ainsi que le sentiment d'impuissance qui les a paralysé pendant des années.

Conséquences

Mais que peut-on dire sur les conséquences de la disparition du mur? Va-t-elle entraîner une recomposition de la carte du continent européen? Ce qu'il ne faudrait surtout pas conclure, c'est la réunification de l'Allemagne. Mais les Allemands, dont la puissance économique à l'Ouest comme à l'Est est indéniable, nous forcent à parler d'une certaine renaissance.

Il est vrai que l'Allemagne de l'Est est affaiblie par l'exode de ces citoyens. Elle est également touchée par la crise générale du monde communiste et a un besoin urgent de capitaux. Cependant, la situation en R.D.A. n'est pas aussi désastreuse que celle de la Pologne ou même de l'URSS. Elle reste la dixième économie du monde et la première des pays de l'Est.

La R.F.A. est prête à faire envers "sa moitié" tout ce qu'elle pourra pour qu'elle réussisse une réforme économique. Mais les raisons de la République fédérale dépassent l'idée sentimentale des liens ancestraux, culturels et linguistiques. La R.F.A. a besoin de la R.D.A. car elle manque de main d'oeuvre, d'espace pour son développement économique et cherche un marché national plus vaste pour s'épanouir. Sa monnaie, le mark, fait d'elle un géant dont la topologie frustre les ambitions.

Une confédération

Mais il faut souligner que l'existence d'une seule Allemagne est loin de faire l'unanimité des deux cotés du territoire. Les Allemands de l'Est n'en ont jamais soufflé mot dans leurs revendications et le peuple de la R.F.A. n'y songe pas réellement. Toutefois, une idée de confédération pourrait naître un jour car ces deux pays on besoin l'un de l'autre.

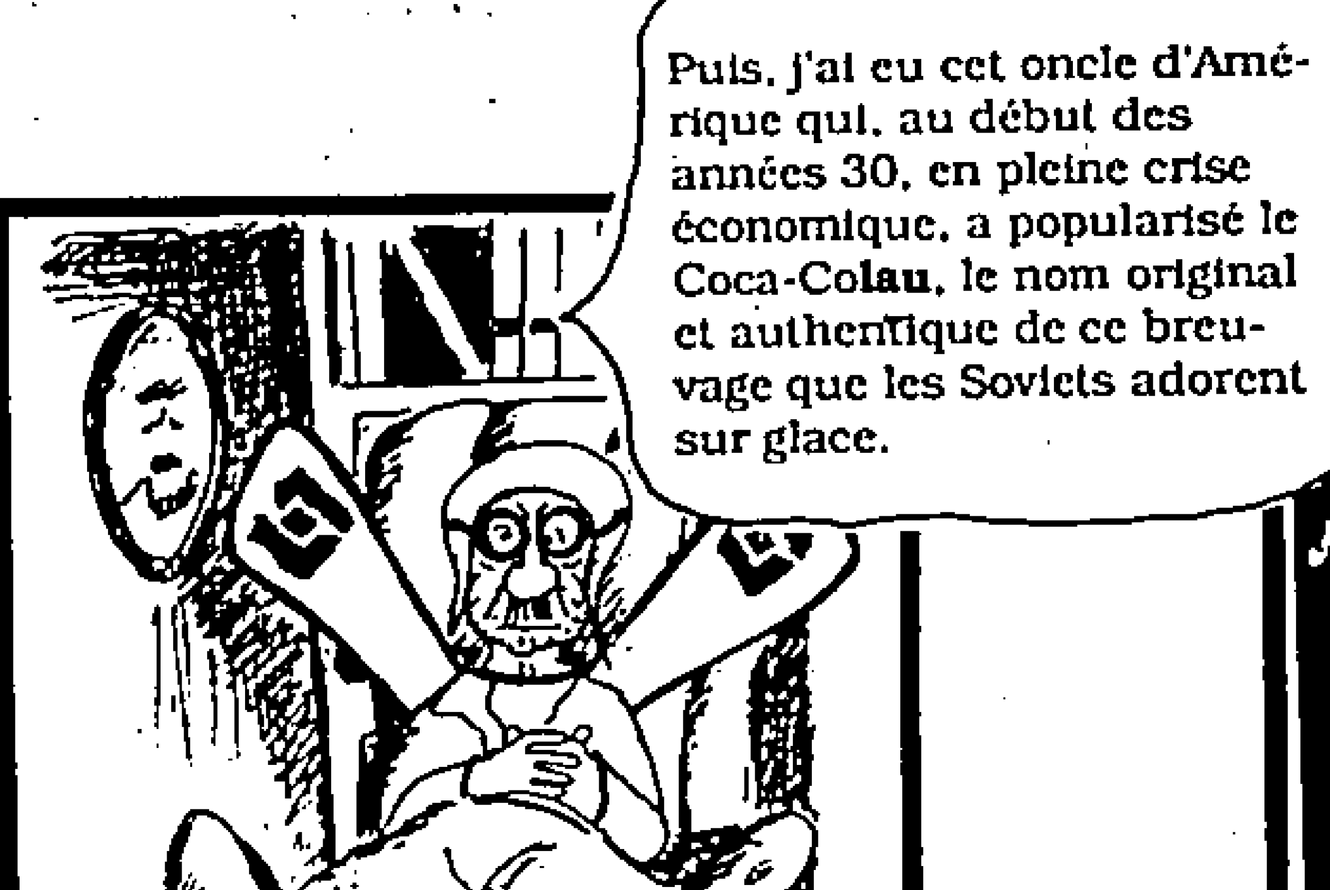
Si la R.D.A. réussit une réforme économique, la perestroïka gagnera des points précieux. Son interalliance prochaine avec l'Allemagne de l'Ouest est prévisible. Celle-ci pourrait engendrer des volte-faces de dernière minute au sein de la communauté économique européenne qui s'acheminait vers une union économique et monétaire. Ceci reste une affaire à suivre.

Humourignal













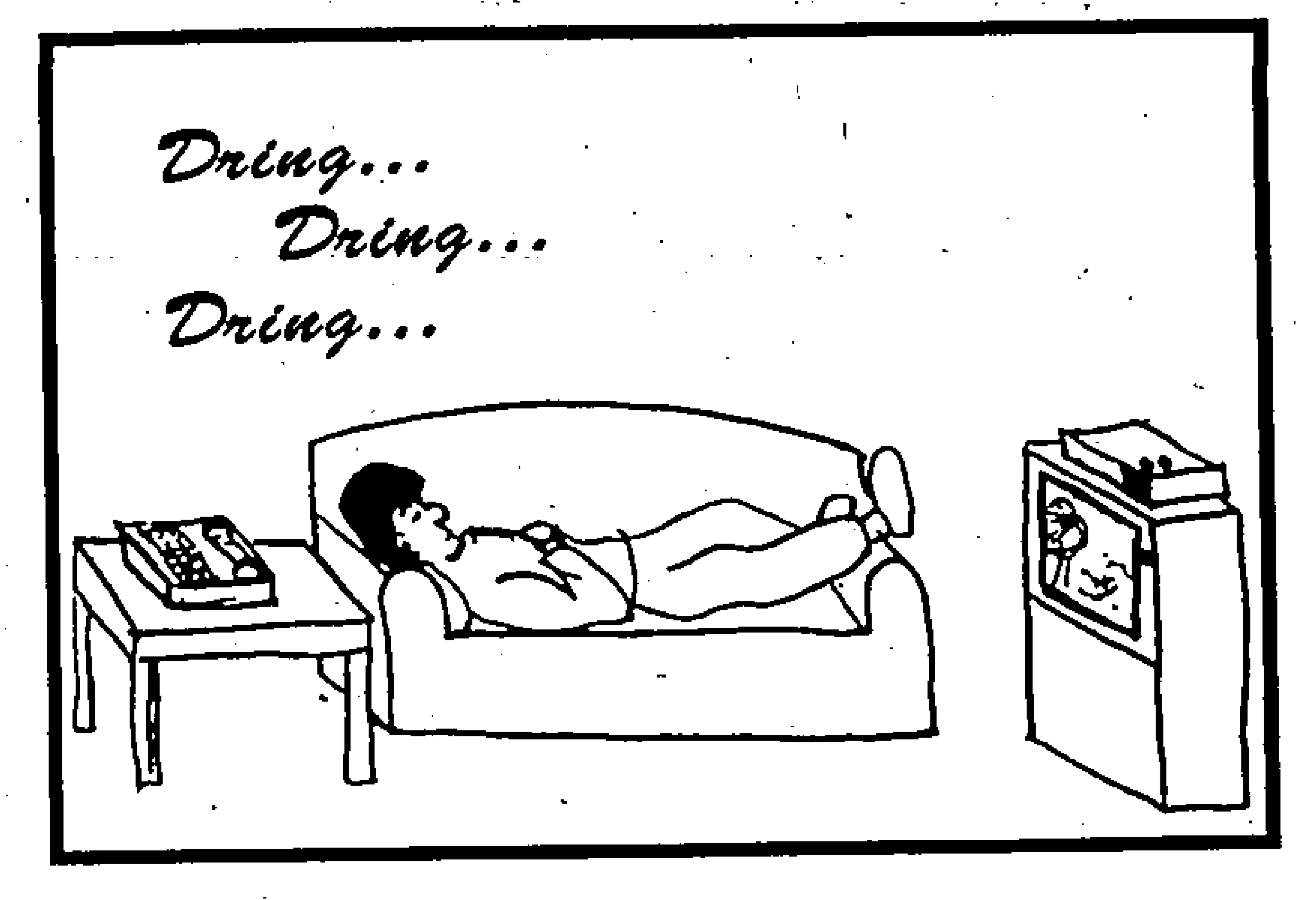
Pour je ne sais quelle raison, une journaliste de l'Orignal déchaîné bien intensionnée, mais peu familiarisée aux accents particuliers de la langue en usage dans le Nord de l'Ontario a confondu Père-Noël avec Père-Lauël, peut-être n'était-ce qu'une faute de frappe... Je tiens à rectifier la situation afin que l'on reconnaisse enfin la véritable histoire du Père-Lauël... Précursseur de mes aventures qui a sû s'illustrer comme aviateur.



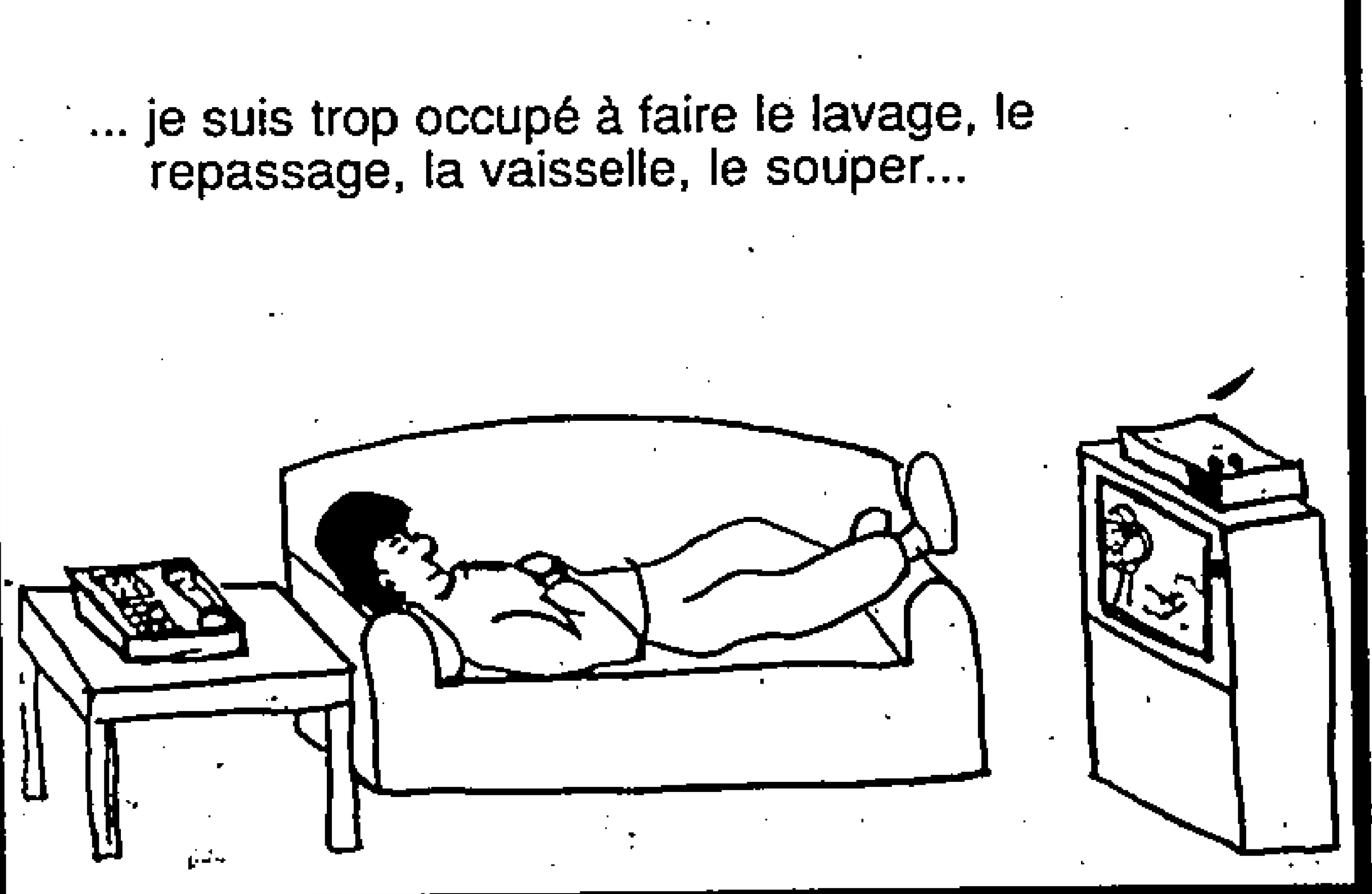


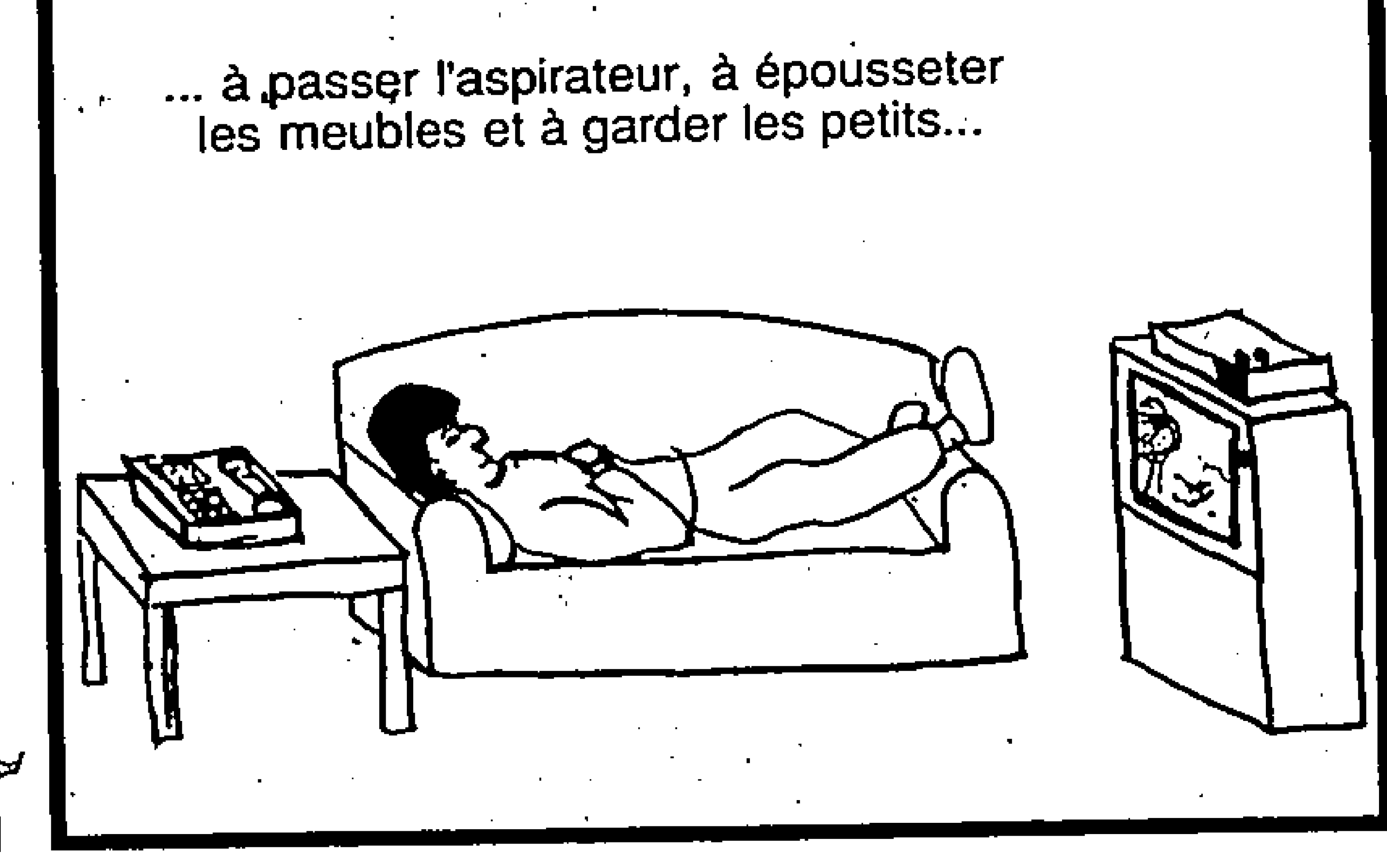
Humourignal

L'homme moderne

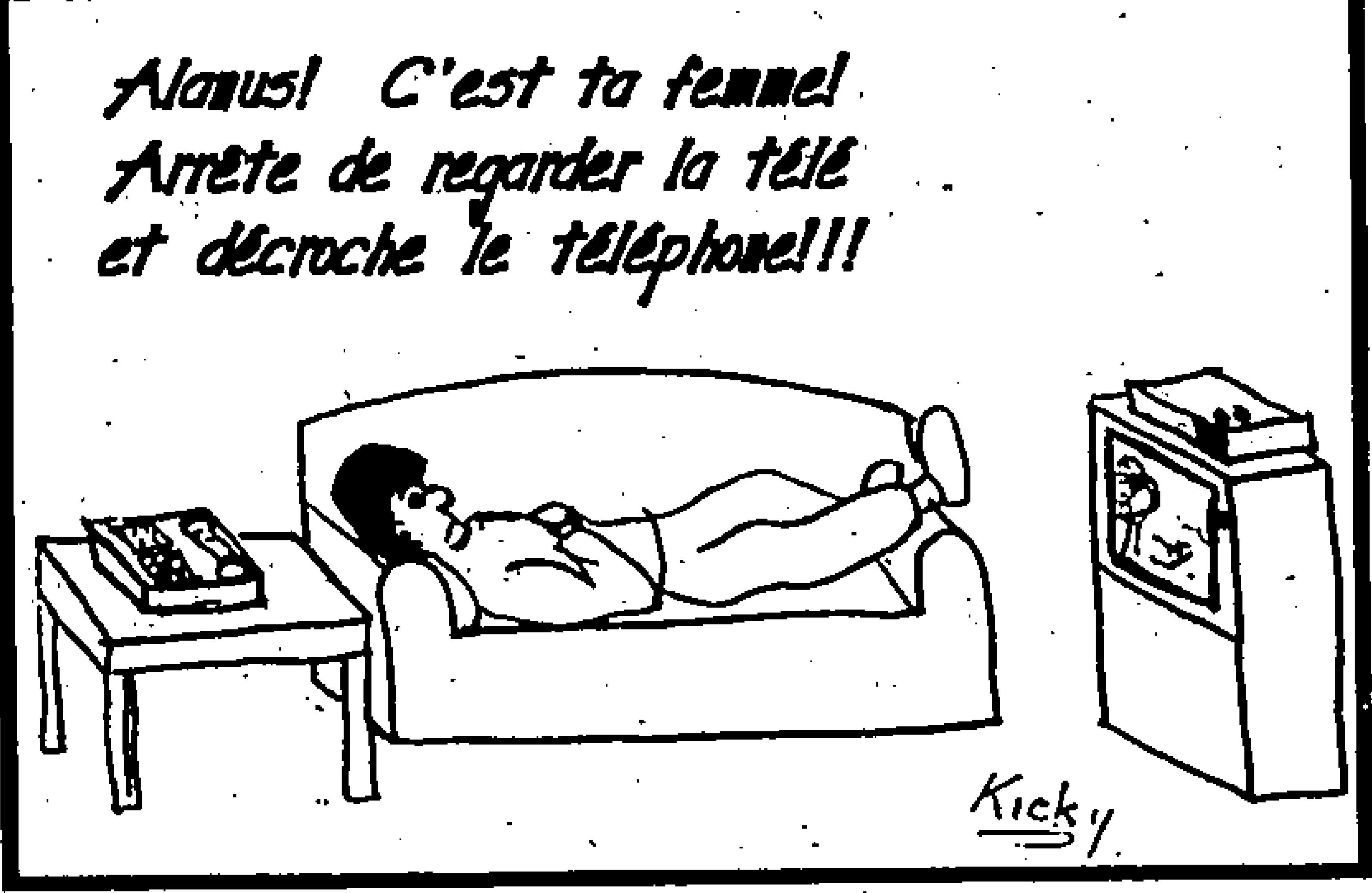












Bourses de l'Université de Sudbury

L'excellence, ça rapporte

Jeudi le 23 novembre, la communauté de l'Université de Sudbury célébrait pour la première fois la remise des bourses d'études au mérite qu'elle octroie aux étudiants et étudiantes inscrits à un ou plusieurs cours offerts par cette institution. Sous la présidence de M. Laurent Larouche, recteur de cette université, on a procédé à la distribution de 18 bourses de 1000 $ et à 13 bourses de 500 $ aux étudiants et aux étudiantes qui ont su soutenir un excellent rendement académique par les années précédentes. Le succès de la réception, où étaient conviés les parents et amis, les lauréats(es) ainsi que des membres du personnel de l'institution, pouvait se lire sur les sourires fièrement affichés.

Voici la liste des étudiants et des étudiantes de deuxième, troisième et quatrième année d'études qui se sont mérité ces bourses soulignant l'excellence académique:

Barry Ace, 2ème Arts, **Rachel Amyotte**, 2ème Service social, **Philip Andrews**, 2ème Arts, **Jean-Marc Chénard**, 4ème Droit et justice, **Annette Dambrowitz**, 1ère Arts, **Margaret Este**, 3ème Sciences infirmière, **Paul Fredette**, 2ème Sciences, **Tawndee Gruber**, 3ème Éducation, **Deanna Keeshig-Jones**, 3ème Service social, **Jeanie Lacroix**, 2ème Arts, **Raymond Lajoie**, 2ème Sciences, **Daniel Landry**, 2ème Sciences, **Marc Claude Laroche**, 4ème Droit et Justice, **Catherine Little**, 4ème Arts, **Patrick O'Neill**, 2ème Arts, **Pierre Payeur**, 2ème Droit et justice, **Céline Rivard**, 4ème Arts, **Lucie Roberge**, 4ème Arts, **Gisèle Savage**, 3ème Sicences infirmière, **Mark Weiman**, 2ème Commerce.



Les boursieurs de première année. (De gauche à droite) John Casonato, 1ère Arts, Stephanie Dovigi, 1ère Sciences, Suzanne Dubé, 1ère Arts, David Jones,1ère Sciences, Francine Guy, 1ère Arts, Lynn Metthé, 1ère Arts, Mark Patterson, 1ère Arts, Mike Patterson, 1ère Arts, Margaret Wolters, 1ère Arts, Agnès Yang, 1ère Arts. (absent: Eric Gray, 1ère Arts)

Portrait de l'étudiant

Parfait et mule

Propos recueillis par Pia Copper

Que pense l'étudiant? Comment s'implique-t-il dans sa société? Que lit-il? Qu'écoute-t-il? Quelles sont ses aspirations? Quelles sont ses déceptions? Bref, c'est le portrait de l'étudiant qui nous concerne à l'Orignal déchaîné. En peintres amateurs, nous essayerons une troisième fois de nuancer les couleurs de la toile, de varier les teints, de capturer les traits de l'étudiant d'aujourd'hui.

Nous avons découvert notre troisième victime qui parlait à quelques amis dans la salle de l'Entre-Deux. Il a consentit avec peine à cette entrevue (nous lui avons promis un poste gouvernemental!) mais notre tenacité l'a convaincu.

Mesdames et messieurs, orateurs de la chambre, membres distingués de l'opposition, nous voulons vous présenter un nouveau membre célibataire du cabinet conservateur...

Un beau jeune homme s'asseoit de l'autre côté du bureau. Il étend ses jambes sur la table et commence à parler d'une voix ferme et sûre. Il dégage une certaine confiance. Mais, essayer de le réfuter, c'est autre chose. Un politicien naturel qui a ses principes. Si vous en avez d'autres, méfiez-vous!

Esquisse: cheveux bruns, yeux verts, 1ère année Arts, dans le domaine de la science politique et du droit

Nuances: - agent de production de la Nuit sur l'étang, responsable des contrats artistiques
- aime le rock and roll et les blues avec paroles anglaises ou françaises
- partisan de droite, les conservateurs
- "Depuis l'élection de Mulroney, nous avons une économie très forte, le dollar canadien n'a jamais été aussi fort, le taux de chômage est à son plus bas. Ceux qui ont une vision étroite accusent M. Mulroney des scandales comme celui de Sinclair Stevens mais ce n'est pas de sa faute. Il n'est pas seul à gouverner le pays. M. Stevens est celui qui a prêté de l'argent. Je le défends. Il est humain. Des ennuis arrivent dans tous les gouvernements."

Trait caractéristique moral: - "Je suis parfait et mule," déclare-t-il avec dérision.
- mule en politique selon ses amis mais un gars plaisant quand on parle d'autre chose

Personne modèle: —

Couleur préférée: "le vert selon mes amis (comme Adam), le rouge selon moi!"

Dimensions: taille actuelle: 5 pieds 11; poids: 155 livres

Paysage préféré: "Ottawa et Kingston, les parties historiques du pays m'intriguent, on sent un air du passé."

Fond préféré: "La Nuit sur l'étang... le 3 mars 1990. Venez en grand nombre, tout le monde pour un bon 'party'. C'est l'fun. Le rock and roll avec des paroles françaises. C'est une chance de passer une nuit à s'amuser avec ses amis. Pas de discussions politiques." (C'est promis.)

Met préféré sur toile: "La pizza, surtout avec les amis, les fins de semaine."

Boisson préféré: "Un bon café noir de Louise (secrétaire rigolote de l'AEF), le matin, avec deux sucres."

Aspirations: - travailler dans une haute position et vivre de façon aisée
- dans le bureau du premier ministre

Vous parlez de richesse?: "Une Cadillac noir, une maison hors de l'ordinaire, plus que confortable. Quand même, Campeau et Trump c'est un peu ambitieux comme rêve..." (Il s'arrête pour penser, pour en goûter le délice.)

Questions politiques violemment intégrées à la peinture:
Question de capitalisme: "L'argent, c'est la vie. Le matérialisme joue un rôle important dans le bonheur. Il y a aussi l'amour, la vie sociale."

L'Allemagne de l'Est: "Non, je ne l'aurais jamais cru (que le mur pouvait tomber). Mais, cela ouvre les yeux de l'Amérique, l'ange gardien des pays communistes. Les États-Unis ne sont pas heureux. L'Allemagne de l'Ouest qui ouvrira des industries (sans doute) dans l'Est qui jouit d'une main d'oeuvre à bon marché va constituer un pouvoir économique scientifiquement et technologiquement avancé, une économie fortifiée. L'union des deux Allemagne ne peut qu'augmenter leur pouvoir."

Et ces quelques arpents de neige?: "Nous sommes un des pays les plus chanceux avec notre économie et nos programmes sociaux."

Les ententes du nord-sud et est-ouest: "J'aime l'entente entre les États-Unis et le Canada tout comme l'entente avec Gorbachev, ce sont nos alliés. Mais, entre Mulroney et Thatcher, c'est pas sûr. Il faut faire attention sur ce qu'on dit. Avec sa déclaration contre les sanctions en Afrique du Sud, Mme Thatcher se pense trop importante dans les pays du Commonwealth. Bien sûr, on ne peut pas détruire apartheid avec les sanctions seulement, on doit aussi utiliser l'éducation. Les sanctions seront inutiles contre le racisme."

Le nouveau chef du NPD: "M. Barrett aurait fait un meilleur leader mais pas parce qu'il est un homme."

Nos progrès depuis Mulroney: "On est déjà dans les G7, les grands pays le plus développés économiquement."

Le Canada, pays qu'on adore à cause de... "notre liberté et notre égalité de chances pour tout le monde."

Rhétorique conservatrice: "Je dis à mes amis qui ne croyent pas aux conservateurs: Regardez votre vie en ce moment. Etes-vous plus à l'aise que vous ne l'étiez il y a cinq ans? 90% sont plus à l'aise."

Et le mouvement politique au campus?: "C'est calme en ce moment. Pas de rallye à l'Université. Mais, j'étais là pour donner mon appui aux étudiants francophones lors de la venue du COR. Et je serai là pour écouter Jean Chrétien le 15 décembre."

Chrétien comme chef des libéraux?: "Chrétien fait un chef de parti mais pas un premier ministre. Le bilinguisme est une nécessité pour les chefs et malheureusement, M. Chrétien n'a pas de talent d'orateur."

Il y a un temps...: "Il y a un temps pour parler politique et il y a un temps, entre amis, quand la politique est oubliée."

Question de sport: "Le hockey, je joue dans l'équipe de l'AEF contre l'école de commerce, les résidences. Ah oui! on gagne quelques parties."

Autres divertissements: "le théâtre, Cinéfest"

Question de lecture: - "Je m'intéresse aux nouvelles, aux actualités comme dans le *Globe and Mail*."
- "Dernièrement, j'ai lu *What Are the Boys Saying?* par Michel Gratton, une vue sur le gouvernement conservateur, de l'intérieur."

Paul Demers

Nouveaux symptomes du mal laurentien

L'université des grosses poches

L'assimilation des francophones va bon train à l'université d'Ottawa et à la Laurentienne. Deux petits faits anodins viennent encore le confirmer. A Ottawa, la faculté des Sciences refuse de donner un cours de biologie en français parce qu'il n'y a que douze inscriptions, dont huit francophones. A la Laurentian, c'est tout un espace de vie en français qui va disparaître avec le transfert de la bibliothèque de l'école d'éducation vers le nouvel édifice de la super-bibliothèque. Voilà donc douze millions de dollars de fonds publics qui vont encore une fois venir réduire la présence francophone sur le campus de Sudbury.

Jean-Charles Cachon
Vice-président
Société des Universitaires de Langue Française de l'Ontario

Pendant ce temps, les corps administratifs sans tête, mis en place par les recteurs sortants, se retrouvent nus sous le soleil et se terrent. Le recteur d'Ottawa et l'ancien recteur Guindon (également, quel hasard, membre du Conseil des gouverneurs de Laurentian) radotent les discours du passé. Le polémiste Daniel a cessé de publier des éditoriaux fantasmagoriques dans la presse locale de Sudbury et s'est enfui sous des cieux moins sombres. Ainsi, avec nos impôts de bons contribuables canadiens, nous payons les "études" et les voyages d'un personnage absent pour longtemps.

Ce n'est pas tout. Voici que l'on nous présente la énième réforme des services en français à Laurentian U. Bien entendu, cette proposition ne comporte aucun poste budgétaire contrôlé par les francophones. Qui nous fera croire que cette "nouvelle structure" n'est rien d'autre qu'un moyen de gagner du temps et de justifier des dépenses administratives inutiles?

La richesse des uns

Pendant que l'administration de Laurentian s'engraisse et se bâtit des édifices et des bureaux, s'attribue des automobiles "de fonction", sans compter le style de vie de pacha oriental d'un autre âge accordé au recteur (habitation de luxe, domestiques, etc...), des centaines d'étudiants, depuis quinze ans et plus, étudient dans des classes portatives de bois insalubres qui constituent une menace pour la santé publique. Au mois d'octobre, le tas d'ordures non ramassées dans certaines de ces classes gênait l'accès au tableau. Il a fallu attendre la neuvième semaine de cours pour trouver, dans la plupart des salles de classe de l'université, des craies d'une longueur supérieure à deux centimètres. De qui donc se moque-t-on?

L'administration mise en place par John Daniel en 1984-85 devait encourager la recherche. Deux "nouveaux" centres de recherche ont été créés. En fait, on s'est contenté de regrouper des activités de recherche qui se faisaient déjà. (L'Institut Franco-Ontarien existait depuis belle lurette et a échappé belle à la destruction par la nouvelle administration de haute lutte; le contenu de la Revue du Nouvel-Ontario ne plaisait pas à M. Daniel et ses protégés). La Direction des études supérieures et de la recherche est dotée d'un budget indigent qui l'oblige à refuser la majorité des demandes de subvention de recherche soumises par le corps professoral.

La politique de développement de la recherche n'a pas été soutenue financièrement. On a préféré dilapider les bénéfices dus à la croissance du nombre d'étudiants pour lancer des projets de prestige style Villefranche ou la nouvelle bibliothèque, ou encore les championnats juniors d'athlétisme. Les filles et fils de mineurs, enseignants et fonctionnaires du bassin de Sudbury n'ont vraiment pas pesé lourd dans la balance.

Coupée de son milieu

La Laurentian est devenue progressivement une institution coupée de son milieu et de sa communauté. Le style de gestion autoritaire, fondé sur le secret et sur une solidarité administrative exagérée, de l'administration Daniel, a coupé les ponts entre le corps professoral et les dirigeants de l'université. Le résultat: jours de grève en 1985 et vingt-deux jours en 1989, sans compter les quatre semaines de grève des employés de soutien en 1985. Si les choses ne changent pas, une autre grève, des deux groupes d'employés cette fois, aura lieu en 1992.

Non contente de cela, l'administration Daniel crée de nouveaux titres ronflants et prétentieux durant la grève de 1989: Qu'est-ce qu'un "agent des relations avec le personnel"? A la Laurentienne, c'est un avocat chargé de trouver la moindre faille dans la convention collective qui permettrait à l'université de réaliser des bénéfices sur le dos du corps professoral. Le même phénomène se produit à d'autres paliers administratifs: lors de la réunion du sénat de novembre, l'université décidera d'accorder un doctorat honorifique au père d'un membre de l'administration. Qu'est-ce que le népotisme?

L'autoritarisme a également éloigné l'université de ses étudiants, mis à la merci de règlements administratifs de plus en plus rigides, qui facilitent la vie de l'administration. Dans un corps administratif où la langue de travail est l'anglais, les francophones se sentent constamment traités comme des parias. Au conseil des gouverneurs même, la représentation étudiante anglophone a droit de cité tandis que les étudiants de l'AEF, lorsqu'ils osent ouvrir la bouche, sentent sur eux le regard froid et désapprobateur d'une majorité qu'ils dérangent.

Pas de place pour le monde ordinaire

La majorité des étudiants de Laurentian sont issus de familles de mineurs, d'enseignants, de fonctionnaires, d'infirmières, etc. Bref, nous sommes en présence d'une université régionale dont la clientèle est populaire. Cependant, le conseil des gouverneurs de Laurentien comprend surtout des entrepreneurs (généralement héritiers ou acheteurs plutôt que fondateurs de leur entreprise) et des membres des professions libérales (avocats, dentistes, médecins).

Aucun syndicaliste des Métallos-unis ou de Mine Mill n'y siège (combien de fils et de filles de leurs membres sont étudiants?); aucun syndicaliste d'OPSEU, de l'AEFO, de l'ONA de l'OSSTF ou d'autres grandes centrales syndicales n'y siège. Où sont les infirmières? Où sont les petits entrepreneurs?

Les liens de Laurentien avec la communauté sont nuls. Le conseil des gouverneurs a surtout été utile au développement de la carrière du recteur: tel membre le représentait à Robert Campeau, tel autre à Paul Desmarais, tel autre encore à Dieu sait qui. Dans des buts louables, nos notables gouverneurs ont grandement favorisé le futur d'un homme, sans se rendre compte qu'ils mettaient par là même une communauté en danger. Erreur sincère, mais grave. Qu'Allah nous garde donc d'un autre recteur carriériste, qui utiliserait encore la Laurentian comme tremplin!

Demain, comme hier...

Nous retournerons donc, lundi et mercredi, jeudi et vendredi, à nos classes de bois sales, mal entretenues et mal chauffées, à l'ombre des somptueuses tours que l'administration se bâtit à coup de millions.

Les quelques centaines ou milliers de dollars de fonds de recherche que nous demanderons seront coupés des deux tiers ou des trois quarts. On nous insultera encore en nous traitant d'extrémistes et de rêveurs. Les riches anglophones du Canada iront se dorer au soleil de la Côte d'Azur française à nos frais. Les filles et les fils du bon peuple de Sudbury paieront *leurs pénalités de retard*, de livres oubliés au coin d'une chambre de résidence.

Reprenons notre université

A moins que les francophones de Sudbury se prennent en main et changent les choses. Au Canada, les Francophones ont pour tradition d'être les premiers à révolutionner les choses. Le Québec, l'Acadie nous ont montré la voie. Ce n'est pas rêver que de penser que nous pouvons changer les choses. D'abord en bâtissant une université et un collège du Nord qui nous ressemble, où le "vrai monde" aura sa place (*syndicalistes infirmières, travailleurs de tout genre*). Ce n'est pas rêver que de croire en un avenir où les travailleurs francophones de Sudbury pourront enfin apprendre leurs métiers entre eux, dans leur langue, dans un milieu qui leur appartienne. Nous n'avons que faire des leçons de migrants carriéristes pour profiter de nous. Ils passent mais nous restons. Le pouvoir de notre avenir doit être entre nos mains.

Richard Hatfield à Sudbury

Un message clair

Pourquoi avoir invité Richard Hatfield? Le *Globe and Mail* du 21 novembre trouvait un peu dérisoire que la Société des Universitaires de Langue Française de l'Ontario (SULFO) invite, pour sa première assemblée publique, un unilingue anglophone comme orateur. D'aucuns se demandaient si l'on venait de former un nouveau club pour les conservateurs en retraite.

Jean-Charles Cachon
Vice-président de la SULFO

Les personnes présentes au dîner-conférence ont vite compris autre chose lorsque M. Hatfield s'est mis à parler du Canada comme d'un pays formé par deux nations distinctes, de culture française d'une part, anglaise d'autre part.

Sans violence, sans passion exagérée, M. Hatfield venait nous dire que le Canada a été créé dans l'esprit de tolérance. Tolérance entre ses deux peuples fondateurs, français et anglais, et tolérance à l'égard des autres, peuples aborigènes et immigrants. Cet esprit, qui a donné les accords constitutionnels de 1774 (Québec) et de 1867 (Confédération) semble disparaître aujourd'hui chez les adversaires de l'accord du Lac Meech.

Pour M. Hatfield, l'existence-même du Canada passe par la possibilité pour ses deux nations constituantes de se diriger pour survivre. Cela doit, en premier lieu, assurer aux anglophones et aux francophones la possibilité de s'éduquer, à tous les niveaux, dans leur langue. A maintes reprises, M. Hatfield a affirmé la nécessité absolue d'un système d'éducation homogène complet, de la pré-maternelle à l'université, pour chacun des deux peuples fondateurs de la Confédération canadienne.

Voilà donc ce que l'un des citoyens anglophones du Canada les plus prestigieux avait à nous dire. Voilà pourquoi la SULFO recevait monsieur Richard Hatfield.

Tout me ramène à toi

Autant le dire tout de suite
Tout me ramène à toi;
Éviter les mots et les choses originaires
De notre vertige,
C'est vouloir réduire à néant
Le monde entier, moule de notre histoire;
Mon coeur d'évadé n'a jamais été aussi libre
Depuis qu'il est captif de ton ombre
Même le silence se morfond
Dans le vacarme du vide que tu crées;
Autant te le dire tout de suite
Tout me ramène à toi...

Didier Kabagema

L'Orignal brame son meuh de bienvenue

Nouvelle directrice artistique au TNO

Ça se passait le 9 décembre 89, après la dernière représentation des *Douze hommes en colère*, le spectacle communautaire du Théâtre du Nouvel-Ontario. A la réception qui suivait le spectacle, Micheline Tremblay, présidente du TNO, annonçait la nomination de Sylvie Dufour au poste de directrice artistique du TNO..

Propos recueillis par
Yolande Jimenez

Sylvie Dufour, qui a assuré la mise en scène des *Douze hommes en colère*., dirige actuellement le volet animation au théâtre de la Vieille 17 à Ottawa. Elle entrera en fonction au TNO en septembre 90. Elle remplacera ainsi Brigitte Haentjens qui assurait la direction artistique depuis 7 ans. Cette dernière ne nous quittera pas pour autant puisqu'elle deviendra artiste en résidence au Théâtre du Nouvel-Ontario. La metteure en scène du *Chien* de Jean-Marc Dalpé pourra ainsi se consacrer dorénavent tout entière à la mise en scène.

L'Orignal déchaîné a rencontré la prochaine directrice artistique du TNO, Sylvie Dufour.

l'Orignal déchaîné: Depuis quelques années, le Théâtre du Nouvel-Ontario est en pleine expansion. Prendre la direction artistique du TNO, c'est un défi qui en effraierait bien d'autres. Comment as-tu réagi à cette proposition?

Sylvie Dufour: La peur est un sentiment positif. Ça prouve que tu vas essayer de donner le meilleur de toi-même. C'est aussi un sentiment très sain si tu peux l'identifier. Dans mon cas, c'est un beau défi parce que je me sens appuyée par une *communauté très présente*.

C'est différent dans l'Est: la communauté est plus effacée.

Dans le Nord, elle est plus consciente, plus fidèle, peut-être à cause de l'isolement. Alors que dans l'Est, le fait d'être proche du Québec, ça t'amène un public qui n'est pas strictement franco-ontarien, qui est plus hétéroclite. Quand tu joues dans les écoles, tu as les étudiants et quand tu joues au théâtre, tu as le public du CNA ou du Théâtre de l'Ile. Tu n'as pas l'impression que le public t'appartient. Ici, le public, c'est une communauté. J'arrive dans une région où la communauté franco-ontarienne est forte et plus consciente de son identité.

L'Orignal: Comment vois-tu ton intégration au sein de l'équipe du TNO?

S.D.: C'est assez surprenant de voir l'ouverture d'esprit de ces gens-là. Ils m'accordent toute leur confiance. Et cette confiance, ça me donne de l'énergie. C'est propre au TNO d'avoir cet ouverture d'esprit. Au TNO, c'est un travail d'équipe. Arriver au TNO, ça ne me fait pas peur parce qu'il y a des leaders comme Paulette Gagnon et Yves-Gérard Benoît qui, je le sais, vont pouvoir m'orienter, m'encadrer. Puis ce sont des artistes qui ont une vision artistique. La vision artistique de Paulette, Yves-Gérard et de Thérèse Boutin qui s'est jointe à l'équipe va consolider ma direction artistique.

l'Orignal: Qu'est-ce que ça représente pour toi, le Théâtre du Nouvel-Ontario?

S.D.: Le théâtre franco-ontarien est reconnu pour sa création théâtrale et le TNO c'est certainement l'une des grandes forces du théâtre franco-ontarien parce que c'est celui qui a toujours priorisé la création.

Ce qui fait la force du TNO, c'est le théâtre communautaire et le théâtre de création. Avec le théâtre communautaire, le TNO rejoint sa communauté et développe un public, un public que l'on amène ensuite au théâtre de création.

l'Orignal: C'est quoi, le secret du succès du TNO?

S.D.: C'est le défi. C'est dans un défi que tu grandis. Je pense que pour aller chercher notre relève, il faut leur donner des défis et un de mes objectifs, c'est d'établir un contact avec des jeunes auteurs, des finissants des écoles de théâtre, des gens de la communauté. C'est ce que le TNO a toujours fait et ce que je compte poursuivre.

Si je veux mettre l'accent sur la relève, c'est parce que c'est un besoin qui s'est fait ressentir au sein de la communauté artistique franco-ontarienne. A Théâtre-Action par exemple, (où je siège au Comité directeur), on se soucie beaucoup de la relève. C'est un objectif à long terme. Et on a aussi priorisé le théâtre communautaire, c'est donc aussi au sein de la communauté qu'on va chercher la relève.

Et puis la relève, c'est aussi les bénévoles qui travaillent sur les comités, qui donnent de leur temps, qui y croient et qui font que le TNO, c'est aussi leur théâtre.

Expression dramatique

Pour l'apprentissage de soi

Expression dramatique est un manuel d'exercices rédigé en collaboration par Hélène Gravel et Madeleine Azzola, deux auteures ontariennes dotées d'une solide formation de théâtre et

Didier Kabagema

de nombreuses années d'expérience. Cet ouvrage a pour objectif premier le développement d'un être total. En effet, chacun de nous a des puissances sous-utilisées, des habiletés cachées. *Expression dramatique* peut nous aider à les mettre en valeur.

Il est vrai que ce manuel vise tout d'abord les étudiants en théâtre, mais il devrait intéresser aussi un public beaucoup plus large. Car les exercices décrits dans *Expression dramatique* sont aussi des façons fort efficaces d'éliminer nos craintes et de dissiper le stress quotidien. De plus, ils peuvent aussi nous aider à comprendre de l'intérieur le mystérieux processus de la création. Bref, *Expression dramatique* est un outil de croissance personnelle utile à toute personne voulant se dépasser et s'épanouir.

Ce livre nous invite à partir à la découverte de nos aptitudes les plus enfouies. Il les met en lumière et nous aide à en faire des atouts. C'est en un sens, une réconciliation avec nous-mêmes.

Les auteures

Native de Sudbury, **Madeleine Paquette Azzola** obtient son baccalauréat spécialisé en théâtre et en biochimie de l'Université de Waterloo en 1982. Elle va devenir metteure en scène et animatrice de la troupe de théâtre les Draveurs dont elle fut l'une des comédiennes à l'école secondaire Macdonald-Cartier. Elle a une formation en mime acquise d'abord au Canadian Mime Theatre. Actuellement enseignante en théâtre à l'Université Laurentienne, elle est coauteure du livre *Expression dramatique* publié aux éditions Prise de parole en 1989.

Hélène Gravel, originaire de Timmins, a étudié à l'Université Laurentienne en Philosophie et en Français. Fondatrice de la troupe de théâtre les Draveurs en 1969, elle devient directrice artistique du T.N.O. de 1976 à 1978, puis consultante en expression dramatique pour le ministère de l'Éducation de l'Ontario de 1978 à 1981. En 1983, elle est reçue à l'Ordre des francophones d'Amérique pour sa contribution à la jeunesse. C'est avec Madeleine Paquette Azzola, son ancienne élève, qu'elle a écrit *Expression dramatique* publié aux éditions Prise de parole en automne 1989.

Compte rendu

Expression dramatique: c'est pour tout le monde

Le dimanche 3 décembre dernier avait lieu le lancement du livre *Expression dramatique*, publié aux éditions Prise de parole de Sudbury. Ce livre, écrit par Hélène Gravel et Madeleine Azzola, est le recueil des exercices mis en application auprès d'adolescents en milieu scolaire depuis vingt ans. Il s'agit donc d'un outil pédagogique. Et précieux...

Isabelle Tremblay

Bien que ces exercices découlent d'une démarche théâtrale (on sait que Madeleine Azzola et Hélène Gravel sont des femmes de théâtre), ils ne visent pas la formation de comédiens professionnels, mais ils développent tout de même, à mon humble avis, la base de toute expression dramatique: vérité, sincérité et justesse d'émotion. Le but de ces exercices, c'est l'apprentissage de soi: apprivoiser ses émotions, redécouvrir son corps, apprendre à décoder les comportements non-verbaux (tant chez soi que chez les autres).

Le fait que ces exercices s'adressent d'abord aux adolescents n'est pas anodin: l'adolescence n'est-elle pas la période de notre vie où nous avons le plus besoin d'aide pour nous remettre en contact avec nous-même? Et en cela, cet ouvrage pédagogique a une portée sociale importante. Nous savons tous que l'avenir d'une société dépend de sa relève. Comment ne pas appuyer un travail qui cherche à développer chez les jeunes ce que les coauteures appellent les "3 C": Concentration, Confiance en soi, Créativité; et j'en ajouterais un quatrième: Communication...

L'avenir de notre société francophone, dans un monde anglophone de surcroît, passe en partie par la prise de conscience que cette démarche tente de développer. Puisse cette méthode se répandre le plus possible...

Le voyage forme la culture

Comme un poisson dans l'huile

Voyager, c'est traverser des montagnes, des fleuves, des océans pour aller à la rencontre de mondes nouveaux... Voyager, c'est tout laisser derrière nous, en emportant ce qui caractérise l'être que nous sommes: notre culture. A travers celle-ci, on se définit.

Jean-Daniel Ondo

Voyager, c'est essayer de s'oublier, pour plonger dans la fascination du nouveau. Et tout nouveau, quel qu'il soit, dans ce cas est beau. Voyager, c'est lutter sans espoir contre le changement que nous impose notre nouveau monde. C'est vivre le calvaire du choc culturel; passer tour à tour de l'étonnement à la soumission, de la soumission à la révolte et de la révolte à la guérison du "moi".

Voyager, c'est finalement se former une sous-culture propre qui est non pas la culture d'origine, non pas celle "hôte", mais une culture d'adoption qui a ces deux pour parents... C'est beau, au début, un nouveau monde jusqu'au moment où commence la lutte. L'homme se définit par sa culture, je l'ai dit. C'est pourquoi même seul face au nouveau monde, on veut s'imposer parce qu'on sait vivre!

Mais la réaction normale de toute culture est de rejeter tout comportement étranger. On crie injustice ou se révolte ou se demande pourquoi on n'est pas compris ou ne comprend pas qu'on ne puisse pas être compris. C'est une réaction normale: un homme qui ne se révolte pas contre une nouvelle culture n'a pas de culture propre donc, n'est pas un homme.

Se repousser pour mieux s'accepter

Tout se passe entre l'homme et la nouvelle culture comme s'il fallait bien se repousser pour mieux s'accepter. J'ai souvent comparé ce phénomène à celui d'un poisson qu'on fait frire: le poisson a sur lui des gouttes d'eau et son contact avec l'huile fait un petit bruit de répulsion. Tout cela dure un bout et le poisson en ressort frit donc, plein d'huile. Même l'huile n'est plus la même...

Après l'enfer du choc culturel, on est assez averti sur les différences humaines! On peut alors comprendre vraiment ce que veut dire "l'homme est ondoyant et divers".

Vous n'avez jamais voyagé? Je ne vous en veux pas mais je doute que vous compreniez vraiment votre propre culture, je doute que vous puissiez l'aimer comme il se doit, je doute que vous puissiez accepter qu'elle n'est pas le centre du monde: vous ne pourrez jamais comprendre les autres et les accepter, mieux les aimer, avec leurs différences.

Minorité

J'ai renié mon image
Depuis déjà longtemps;
Mes pas fébriles
Sont orphelins d'un passé
Et mes aurores, privées d'horizon.
Je suis né d'une nuit empirique,
Je suis né à l'improviste;
Quand les eaux portent mon reflet
Je froisse leur miroir chatoyant
D'un jet de pierres dans les ténèbres;
Mon âme chancelle
Comme la feuille morte
Mon coeur bat
Parce qu'il n'a pas le choix
Je suis le fruit involontaire
D'un arbre déraciné.

Didier Kabagema

La nouvelle-feuilleton de l'Orignal déchaîné

Le routier
qui n'avait pas de noir sous les ongles

une nouvelle inédite de Raymond Quatorze

(Suite du dernier numéro)

Le conducteur n'était pas un homme. C'était une femme qui tenait le volant. Un routier qui n'avait pas de noir sous les ongles! Je pense que je suis venu à ça de brailler tant j'étais ému de voir cette femme assise là sur son beau cul, à la portée de la main, de ma bouche, de ma pine déjà-au-garde-à-vous-lieutenant.

Le soleil jouait dans ses cheveux, sur ses joues, dans son cou. Le chanceux. Elle se laissait faire. Il en avait de la veine, le soleil.

Ça sentait les fleurs dans la cabine du mastodonte roulant. Pas trop, juste assez pour me griser un peu. Je la lutinais en oblique pendant qu'elle embrayait pour démarrer. Les secousses du gros camion en début de mouvement faisaient sauter ses boules gaiement sous le mince tricot blanc qu'elle portait. Sa peau bronzée détonnait brutalement avec le tissu clair. Ça me donnait la faim. La faim de baiser jusqu'à la lie.

- Tu sors de là après combien d'années? demanda-t-elle en exhibant deux rangées de dents parfaites et archiblanches.

J'ai levé mes deux mains et j'ai écarté mes dix doigts, sans dire un mot. Je n'avais pas parlé à une femme depuis des années, je ne savais plus trop comment faire.

- Un deux... cinq six sept... neuf dix. Dix ans! lança-t-elle avec un sourire enjoué. Il se dégageait de son dix quelque chose de joyeux. On aurait dit un enfant qui comptait ses sous avant d'acheter des friandises. Je n'aurais jamais pensé que dix années de bagne pouvaient avoir l'air aussi insignifiantes.

- T'es muet ou t'as simplement pas envie de parler? demanda-t-elle en négociant un virage qui donnait, à notre gauche, sur un profond ravin.

- Je suis sourd et muet, répondis-je après un court silence. Elle éclata de rire et perdit la maîtrise du volant.

* * *

Il faisait nuit lorsque j'ai rouvert les yeux. J'étais sens dessus dessous dans le noir et le silence. Ça sentait le diesel à pleines narines. Il faisait un froid terrible comme dans tous les déserts après le coucher du soleil.

Le rire de la routière aux dents blanches sonnait toujours dans ma tête. Je l'ai cherchée à tâtons dans l'obscurité, sur la banquette et sous le tableau de bord. J'ai trouvé une paire de bottes western qui sentaient bon les pieds de femme. C'était donc vrai. Les victimes d'accident perdent parfois leurs chaussures lorsqu'elles sont éjectées. La portière du coté de la routière avait été arrachée.

J'avais une jambe fracturée. A deux ou trois endroits je crois. Ça m'a frappé quand j'ai sauté de la cabine. Je me suis évanoui lorsque j'ai atterri sur le sol inégal et rocailleux. A cause de la douleur, j'imagine.

* * *

Le soleil était déjà très haut dans le ciel lorsque j'ai rouvert les yeux. Il faisait horriblement chaud et horriblement clair; j'étais cuit dans tous les sens du *mot*. J'avais eu une bonne nuit de sommeil au moins. Tout n'était pas perdu malgré ce que disaient, de leur voix rauque, trois vautours aux airs de conquérants.

Ils ne planaient pas très haut. Je voyais dans leurs yeux injectés de sang une lueur obscure qui me rappelait le regard lubrique des enculeurs du pénitencier. Je me suis levé péniblement sur mes jambes et je leur ai fait la passe du plus long doigt de la main, aux trois charognards de vautours. Ils poussèrent un dernier cri de dédain avant de vider les lieux à tire-d'aile.

La femme du camion reposait sur le sable chaud à quelques mètres du fond du ravin. Elle était comme enkystée dans la pente abrupte et lisse. Je me suis traîné à sa hauteur, de peine et de misère. Ma jambe fracturée faisait affreusement mal mais je m'en contre-foutais. J'allais mourir de toute façon. C'était évident que les secours n'arriveraient pas à temps et c'était évident que je n'arriverais pas à escalader la pente abrupte jusqu'au sommet.

Je me sentais un peu vautour en la déshabillant, en la dépeçant en quelque sorte de ses vêtements, doucement comme pour ne rien gaspiller.

Je n'avais pas vu une femme nue en chair et en os depuis des années. Je ne pouvais pas m'empêcher de faire ce que je faisais. Je ne faisais de mal à personne, je voulais revoir ça une dernière fois avant de mourir. C'est quand même chiant de mourir par une si belle journée ensoleillée. Non, je ne faisais de mal à personne. De toute façon, on en serait arrivé là s'il n'y avait pas eu d'accident.

Deux cent mille trois cent cinquante-huit, deux cent mille trois cent cinquante-neuf... Je comptais les grains de sa peau pendant qu'elle reposait sur le sable chaud. Elle en avait plusieurs. Deux cent mille trois cent soixante, deux cent mille trois cent soixante et un... Je me suis endormi avec la tombée de la nuit.

* * *

Un coup dans les côtes m'a servi de réveille-matin. J'ai ouvert les yeux et la première chose que j'ai vue était une grosse botte noire de gardien que j'ai prise en pleine gueule.

- Tiens mon salaud! Ça va t'apprendre à t'en prendre à du monde sans défense!

Et recoup de pied dans la gueule.

- Tu sais que je peux t'arranger le portrait comme je veux. Ils vont penser que tu t'es fait ça dans l'accident.

Et rerecoup de pied dans la gueule. Ils étaient deux et ils se relevaient de temps à autre. Pour ne pas trop se fatiguer j'imagine. Ils voulaient se garder des forces pour violer la morte. C'est ce qu'ils ont fait en prenant bien soin de ne pas éjaculer dedans. Comme ça, ce serait moi qui prendrait le blâme. Les salauds.

* * *

Le juge m'a demandé si j'avais quelque chose à dire avant le prononcé de la sentence. Pour toute réponse j'ai eu envie de crier que j'étais sourd et muet.

-FIN-

Appel à la bombe au Centre des jeunes

Un COR sans coeur

Danielle Dennie
11e année,
E. S. Macdonald-Cartier

Nous voici au vingtième siècle, dans un pays paisible et stable, dans une ville industrielle prospère... dans une société déchirée où une nouvelle vague, celle du terrorisme, semble s'être écrasée sur la vie de nos chers Sudburois. Quel est ce contraste flagrant que je vous dépeins?

Cette contradiction a un nom. En fait, elle en a plusieurs, mais son appellation la plus commune, qui fait sourire la majorité des francophones, est COR! Elle a des synonymes tel APEC et SAER mais COR semble s'écrouler jusqu'au fond de nos entrailles et gargouiller *comme une grenouille abattue* jusqu'à ce que le dernier son du "R" roule avec écoeurement du bout de notre langue.

Pourquoi ce dégoût tout particulier pour ce groupe? Chaque francophone passif ou actif dans la conservation de sa langue et de sa culture connaît certainement ce groupe, disons raciste, qui depuis sa fondation essaie d'anéantir notre vie comme francophone. Est-ce vraiment la haine ou seulement l'ignorance qui pousse ces gens vers cet extrême?

L'origine de cet article remonte aux événements du jeudi 22 novembre au Carrefour francophone (alias Centre des Jeunes) durant la célébration de la Loi 8 et l'inauguration du nouveau nom du Centre des Jeunes. La salle est remplie de personnages importants comme John Rodriguez, Shelley Martel, D'Iberville Fortier (Commissaire aux langues officielles) et l'Honorable Charles Beer (ministre délégué aux Affaires francophones). Quel moment idéal pour un activiste de l'une de ces "fédérations contre francophones" pour faire un appel à la bombe pendant que ses compagnons font une manifestation sur les lieux de la célébration.

Persécution

On croirait que nous, le rassemblement de francophones, sommes les Juifs du temps de la Deuxième Guerre mondiale et que les groupes COR et APEC sont l'armée d'Hitler qui vient rétablir l'ordre, c'est-à-dire s'assurer que nous reprenions notre place de minorité en voie de disparition. D'où vient cette mentalité archaïque et primitive?

De plus, Billie Christiansen, membre de COR, nous dit sans gêne que la personne qui a appelé le Centre des Jeunes pour faire cet appel à la bombe aurait pu être un francophone parlant l'anglais. Par la suite, elle nous dit que le parti COR ignore tout de cet appel et que ce groupe n'aurait jamais recours à la violence. Elle nous le dit, alors même que certains de ces membres ont déjà déclaré publiquement par le passé que la violence restera une option pour que les anglophones ne perdent pas leurs droits.

Différents mais semblables

Pourquoi cette haine des Franco-Ontariens? A cause d'une seule différence, notre langue? Ne sommes-nous pas des gens vivants, à coeurs battants, à émotions authentiques? Ne sommes-nous pas des gens aimables? Et comment expliquer aux générations futures, à nos descendants que nous sommes une minorité appelant la haine des anglophones? Allons-nous être capables de garder cette jeunesse forte, pleine d'enthousiasme que nos combats pour notre survie nous ont dérobée? Ou est-ce que les organisations telles que COR et APEC, par osmose, dévasterons notre peuple?

Tant de questions... tant d'interrogations. La réponse pèse dans le coeur et l'esprit de chacun de nos francophones. Pensez-y. Allons-nous nous laisser piétiner par ces groupes racistes, ou allons-nous lutter pour la survie et le florissement de notre vie francophone?

Back to the Future-Part II

Retour au futur ou au passé?

Back to the Future-Part II est finalement arrivé. Le talent de Stephen Spielberg, avec l'aide du metteur en scène Bob Zemeckis, continue à épater les spectateurs avides d'action et surtout de science-fiction. Nous retrouvons les mêmes comédiens que dans la première version de ce film, soit le célèbre Michael J. Fox dans le rôle de Marty McFly, son ami le docteur Brown joué par Christopher Lloyd et Thomas F. Wilson dans le rôle du vilain Biff.

Joanne Dubé

L'histoire commence à la fin du premier *Back to the Future*. Le fameux Doc Brown vient chercher Marty dans sa voiture à voyager dans le temps afin de l'emmener vers l'an 2015 pour sauver son fils d'une catastrophe.

Lors de ce séjour dans le futur, Marty a la bonne idée d'acheter un almanach de sports des années passées afin de devenir riche à son retour en 1985. Cependant, le vieux Biff, entendant cela, emprunte la voiture de Doc Brown et va bouleverser le passé, le présent puis le futur.

Marty et le professeur font tout leur possible pour éviter un désastre universel. Il faut aller voir cette deuxième partie de Back to the Future, surtout si la première vous a plu.

Les années 2000 selon Spielberg

Certains peuvent demeurer perplexes, bouche bée ou bien même frustrés face à ce film. Si vous avez le sens de l'humour et un penchant pour la science-fiction, il faut aller voir *Back to the Future-Part II*. Ce film vous rappellera certainement *Bill and Ted's Excellent Adventure*, de l'hiver passé.

Les idées, le déroulement de l'action, l'organisation et la désorganisation des événements, le jeu des temps à travers tout le film font preuve d'une créativité et d'une imagination remarquables. Les scènes, les prises de vues, la musique, le bruitage, tout y est pour créer l'ambiance. Et ça marche!

Si vous êtes intéressés à voyager à travers le temps et que vous êtes curieux de savoir quelle est la conception de l'an 2015 de Stephen Spielberg, attachez votre ceinture de sécurité et partez pour le futur avec Michael J. Fox, Christopher Lloyd et Thomas F. Wilson.

Cote: B pour bien bien bon